

Classes de 1^{ère}

Corrigé du Bac blanc n° 1

Année scolaire 2014-2015



Dessin de Christian Lacroix pour les costumes du *Bourgeois gentilhomme*, mise en scène de Denis Podalydès, 2012. Costume du comédien Périer, jouant le rôle d'Alceste à Versailles en 1837. Sources : <http://www.boumbang.com/christian-lacroix-habille-moliere/> et Paris, BnF, Département des estampes et de la photographie.

TEXTE C : François Mauriac, *Le Nœud de vipères*, partie I, chapitre 6, 1932. (quel code ?)

Voilà ce qui me reste : ce que j'ai gagné, au long de ces années affreuses, cet argent dont vous avez la folie de vouloir que je me dépouille. Ah ! l'idée même m'est insupportable que vous en jouissiez après ma mort. Je t'ai dit en commençant que mes dispositions avaient d'abord été prises pour qu'il ne vous en restât rien. Je t'ai laissé entendre que j'avais renoncé à cette vengeance... Mais c'était méconnaître ce mouvement de marée qui est celui de la haine dans mon cœur. Et tantôt elle s'éloigne, et je m'attendris... Puis elle revient, et ce flot bourbeux me recouvre.

Depuis aujourd'hui, depuis cette journée de Pâques, après cette offensive pour me dépouiller au profit de votre Phili¹, et lorsque j'ai revu, au complet, cette meute familiale assise en rond devant la porte et m'épiait, je suis obsédé par la vision des partages, - de ces partages qui vous jetteront les uns contre les autres : car vous vous battez comme des chiens autour de mes terres, autour de mes titres. Les terres seront à vous, mais les titres n'existent plus. Ceux dont je te parlais, à la première page de cette lettre, je les ai vendus, la semaine dernière, au plus haut : depuis, ils baissent chaque jour. Tous les bateaux sombrent, dès que je les abandonne ; je ne me trompe jamais. Les millions liquides, vous les aurez aussi, vous les aurez si j'y consens. Il y a des jours où je décide que vous n'en retrouverez pas un centime...

J'entends votre troupeau chuchotant qui monte l'escalier. Vous vous arrêtez ; vous parlez sans crainte que je m'éveille (il est entendu que je suis sourd) ; je vois sous la porte la lueur de vos bougies. Je reconnais le fausset de Phili (on dirait qu'il mue encore) et soudain des rires étouffés, les gloussements des jeunes femmes. Tu les grondes ; tu vas leur dire : « Je vous assure qu'il ne dort pas... » Tu t'approches de ma porte ; tu écoutes ; tu regardes par la serrure : ma lampe me dénonce. Tu reviens vers la meute ; tu dois leur souffler : « Il veille encore, il vous écoute... » Ils s'éloignent sur leurs pointes. Les marches de l'escalier craquent ; une à une, les portes se ferment. Dans la nuit de Pâques, la maison est chargée de couples. Et moi je pourrais être le tronc vivant de ces jeunes rameaux. La plupart des pères sont aimés. Tu étais mon ennemie et mes enfants sont passés à l'ennemi.

Sommaire¹ :

- I. Rappel commenté et problématisé du sujet
- II. La question de **corpus** (4 points) :
 - a. Critères d'évaluation
 - b. Textes lus et relus : comment rendre efficace le travail préparatoire à cette question ?
 - c. L'art de la citation
 - d. Deux exemples de réponse
- III. Corrigé du **sujet d'invention**
 - a. Critères d'évaluation
 - b. L'écriture du sujet d'invention : le « cahier des charges » pour ce sujet, écrire en prose : pourquoi ?
 - c. Brèves de devoirs : formules justes et effets de style
 - d. Deux exemples (remarquables) de copie
- IV. Corrigé du **commentaire** :
 - a. Critères d'évaluation
 - b. Les coulisses du commentaire...
 - c. L'art du plan : exemples comparés.
 - d. Deux exemples de commentaire (extraits) et le commentaire de ces commentaires...
- V. Corrigé de la **dissertation** :
 - a. Critères d'évaluation
 - b. Un art rhétorique, un art savant : inventio, dispositio, élocutio, memoria
 - c. Un exemple de copie avec quelques allongails
- VI. **Autour du sujet**
 - 1. Questions fréquemment posées : bilan de quatre bacs blancs et perspectives pour le prochain
 - 2. Histoire des arts : notre musée imaginaire, passé, présent et à venir
- VII. **Chronique encyclopédique (5 rubriques), orthographique (5 remarques), syntaxique (2 exemples) et lexicale (30 mots ou groupes de mots).**

Vers le DM2 (théâtre) et le bac blanc n° 2 (jeudi 12 mars 2015, le personnage de roman)

Pour vous accompagner dans cette lecture, la petite coccinelle de Gotlib :



A faire



Conseils de méthode



Culture générale



A dire en classe dans le carré magique.

¹ Autant que possible il vous est donné des conseils de méthode applicables dès votre prochain devoir (et pour le bac blanc du mois de mars), parfois sous forme d'un jeu de questions / réponses. Ces conseils sont associés à des exemples authentiques issus de copies d'élèves. Est mis en œuvre à cette occasion le principe de l'excellencier, néologisme qui désigne la valorisation des meilleures copies, à titre d'exemples et de modèles, mais surtout de compréhension « en acte » des codes des exercices proposés au baccalauréat en français. Ces exercices restent difficiles, c'est pourquoi nous avons choisi d'organiser, depuis de nombreuses années, avec le secours de l'administration qui assure en l'affaire une logistique efficace et très complexe, **trois** bacs blancs : c'est seulement au terme du troisième qu'un bilan de maîtrise pourra être fait.

I. Rappel commenté et problématisé du sujet (adapté des annales : Pondichéry, mai 2013, séries technologiques)

I- Vous répondrez à la question posée en vous appuyant avec précision sur les trois textes du corpus :

Comparez les formes prises par l'argumentation dans les trois textes.

Texte A : Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène 1, 1666. Texte B : Victor Hugo, *Les Misérables*, partie V, livre 4, 1862. Texte C : François Mauriac, *Le Nœud de vipères*, partie I, chapitre 6, 1932

[De siècles (XVIIe, XIXe, XXe) et de genres différents (théâtre - et scène d'exposition -, roman) ces textes n'appartiennent pas à première vue aux grands genres de l'argumentation (éloge, pamphlet, lettre ouverte, grand discours officiel) mais mettent en scène des personnages confrontés à d'autres dans un débat social et moral où leurs prises de position doivent être étayées, chercher à convaincre et à persuader. Soit-même d'abord : la délibération est ici dans deux cas (Hugo et Mauriac), de soi à soi. Il importait de le voir avant d'engager le bilan de lecture. La fracture est donc double : elle est générique (théâtre ≠ roman) et elle est dramatique : si conflit il y a il peut aussi être intérieur, être l'expression douloureuse d'un dilemme.]

II- Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (14 points) :

Commentaire :

Vous commenterez le texte de François Mauriac (texte 3).

[Le parcours de lecture proposé dans les annales du bac (sujet STMG, 2013) était le suivant : comment Louis fait-il ressortir sa solitude face à sa famille ? Quelle image Louis donne-t-il de sa famille dans cette lettre ? Vous avez le plus souvent bien pris en compte le chapeau de présentation, qui donnait des éléments de contexte essentiels : "*Dans ce roman l'auteur brosse le portrait d'une bourgeoisie de province cupide et intéressée. Ce passage est extrait de la longue lettre que Louis, le personnage principal, adresse à son épouse.*" Entre lettre, personnages bien identifiés et thème de la cupidité dans une famille, les axes essentiels du commentaire pouvaient être élaborés assez rapidement. Encore faut-il les préciser, c'est le sens de l'exercice proposé plus loin à partir de 8 plans, et se situer clairement au niveau d'une interprétation valorisant des faits de style, et par exemple ici les métaphores, très signifiantes.]

Dissertation :

En quoi les situations qu'on trouve dans les œuvres littéraires peuvent-elles intéresser le lecteur et nourrir sa réflexion sur la condition de l'homme ? Vous répondrez à cette question en un développement argumenté et en vous appuyant sur des références aux textes du corpus, aux œuvres étudiées pendant l'année et à vos lectures personnelles.

[Vaste sujet, un peu fourre-tout à vrai dire, c'était voulu pour vous permettre d'y mettre ce que vous aviez fait avec chaque professeur, et en seconde. La question est d'importance, c'est celle de la manière, subtile, toujours renouvelée, utile et nécessaire dont la littérature nous fait grandir, apprendre, réfléchir, agir, frémir parfois, pleurer à certains moments. Elle le fait avec des moyens d'une langue originale : souvenez-vous de la citation (de Nicolas Bouvier ?) qu'un critique utilisait pour qualifier le style de Patrick Modiano, prix Nobel de littérature : "La poésie [la littérature], c'est quand un mot rencontre un autre mot pour la première fois." Et l'enjeu de toute dissertation est donc de mobiliser une culture qui, par des exemples bien choisis, fera la preuve de cela : le corpus certes, en premier lieu, mais pas seulement.]

Invention :

Vous imaginerez la suite du dialogue, en prose, entre Alceste et Philinte (texte 1).

[La consigne de prose a été mal comprise (cf. plus loin un extrait du *Bourgeois gentilhomme* à ce propos) : elle devait permettre de rester bien centré sur les contenus et les enjeux du débat et non pas, selon une expression satirique bien connue, de faire rimer amour avec tambour. Certaines recherches formelles, et notamment un souci obsessionnel de la rime, particulièrement artificieuse, pouvaient en effet vous détourner de l'essentiel. Nous avons cependant noté, à côté d'approximations n'ayant guère de sens, de réelles réussites dans l'exercice de l'alexandrin : c'est quasiment un rythme naturel de la langue, nous le savons, et vous partagerez quelques exemples de ces tentatives "poétiques" inspirées du meilleur Molière.]

Alceste persiste dans sa vision de la société. Philinte, qui ne la partage pas, s'oppose à lui et développe la sienne. Vous veillerez à utiliser des procédés propres à l'argumentation et respecterez le niveau de langue des personnages.

[Il s'agit donc de créer un dialogue en symétrie du premier (27 vers pour Alceste, et 4 pour Philinte). Un dialogue doublement déséquilibré : axiologiquement (ils n'ont pas les mêmes valeurs, la même conception de la nature humaine) et quantitativement : à la tirade de 24 vers d'Alceste peut et doit répondre la tirade (plusieurs lignes) de Philinte, optimiste et mesuré face un absolu de "haine" qu'il s'agit de nuancer.]

II. La question de corpus (4 points)

a. Critères d'évaluation, trois critères principaux, l'intelligence du propos étant le premier de tous :

- Une réponse organisée : la question est reprise et vous précisez comment vous allez y répondre (plan).
- Comparaison des textes : pas d'étude successive mais une vraie confrontation et des exemples précis empruntés à *tous* les textes (et pas seulement un montage de citations).
- Une réponse pertinente concernant la comparaison des formes prises par l'argumentation dans les trois textes.

b. Textes lus et relus : comment rendre efficace le travail préparatoire à cette question ?

- Avant tout : suivre la ligne exacte, et sans cesse rappelée, de la question posée (trois mots clés) : « **Comparez les formes prises par l'argumentation.** »

Quels thèmes repérables rapidement ? L'argent, la haine, l'opposition, le conflit, les dilemmes.

Quel propos alors ? La cupidité, la justice, l'honnêteté, l'héritage, la misanthropie ou la philanthropie....

Quelle identification générique (toujours à faire) : roman, théâtre, lettre, poésie ?

Quelle forme d'argumentation alors, pour qui, pourquoi ? Intériorité du personnage : argumenter pour soi et débat social : famille, relation aux autres, ou débat moral : quelle décision juste prendre ?

D'une question à l'autre :

- Quel lien ici entre corpus et commentaire ? Mieux comprendre la singularité du texte de Mauriac, ses thèmes obsessionnels : l'argent, l'envie, par comparaison avec les autres (Alceste et la haine des autres, Hugo et le dilemme moral, les deux et le désir de justice, deux personnages « entiers »)

- Corpus et dissertation : les thèmes majeurs d'une réflexion sur l'homme, deux genres littéraires parmi d'autres, un panel d'exemples à compléter (Mauriac et l'avarice + Molière et Harpagon, Javert et la justice + le roman *Les Misérables* tout entier...) En préparant la question de corpus, vous faites donc aussi votre "marché" pour la suite, vous le savez désormais.

- Corpus et invention ? Pour écrire le cahier des charges : à partir du texte source d'abord, par petits emprunts et pastiches discrets à partir des autres textes ensuite. Par exemple, les métaphores remarquables du texte de Mauriac peuvent vous donner l'idée d'autres métaphores adaptées au dialogue entre Philinte et Alceste.



Méthode : il peut être utile, pour sortir de l'effet de sidération* initial (Kekseksa ?) de choisir un texte « premier », le plus facile, le plus important, le plus lisible, puis d'aborder les autres, mesurés à son aune*.

c. L'art de la citation

Nous avons noté, dans quelques copies encore, l'absence de citations des textes sources, si la question de corpus, comme le commentaire, ne saurait être un simple montage de citations, leur absence est tout autant préjudiciable. Elles sont, par la qualité du choix opéré, la preuve de votre compréhension.



A faire : vous en noterez les modalités dans les exemples ci-dessous et dans les copies qui pourront circuler. Vous ferez le point sur votre copie.

d. Deux exemples de réponse²

² Merci à Ninon, Juliette, Charlotte, Aziliz, Maurine, Naël, Titouan D., Mattéo, Thomas, Lisa, Emma...

1. Nous étudierons trois textes dans lesquels il est question d'argumenter : un de théâtre, *Le Misanthrope*³ de Molière (acte un, scène un), écrit en 1666, et deux extraits de roman, *Les Misérables* (partie cinq, livre quatre) de Victor Hugo en 1862 et pour finir *Le Nœud de vipères* (partie 1, chapitre six), de François Mauriac, écrit en 1932. Nous comparerons les formes prises par le débat, l'argumentation dans ces trois textes. Dans une première partie nous les présenterons et dans une seconde nous insisterons sur les enjeux de cette argumentation.

Le premier texte est un extrait de la pièce *Le Misanthrope*, acte I, scène 1, de Molière, grand écrivain et homme de théâtre du XVII^e siècle. Cet extrait de la scène d'exposition est un dialogue entre Alceste et son ami Philinte. Le personnage éponyme fait part à son ami de la haine qu'il conçoit pour le genre humain. Cela sera donc sous la forme d'une argumentation dure et sans pitié qu'Alceste fait part de son avis. Alceste prend la parole du vers 6 au vers 32. Il exprime sa haine et son argumentation est basée sur un exemple : il décrit un homme hypocrite, malhonnête et c'est à travers cet exemple, dont il en fait une généralité, qu'il dénonce. Pour lui, tous les hommes sont pareils et il n'y a pas d'exception : « je hais tous les hommes » vers 6. Il dénonce aussi le fait que personne ne s'oppose à ce genre d'homme ni le contredit, vers 24.

Le deuxième texte est celui de Victor Hugo, *Les Misérables*, partie cinq, livre quatre, publiée en 1862. Cet extrait met en scène le doute de Javert, un policier qui poursuit Jean Valjean depuis de nombreuses années. Il ne sait pas s'il doit l'arrêter ou lui laisser la liberté. L'argumentation dans ce texte est sous deux formes différentes : le mal ou le bien, l'arrêter ou lui laisser sa liberté, tel est le dilemme. « Livrer Jean Valjean, c'était mal ; laisser Jean Valjean libre, c'était mal. », lignes 16-17. L'auteur met en scène le choix du policier sous la forme de deux routes différentes : une qui laissera la liberté à Jean Valjean, l'autre qui le condamnerait : « Il voyait devant lui deux routes également droites toutes deux... », ligne 1. La question que nous lecteurs nous posons tout au long du texte est donc : quel choix le policier prendra-t-il ? Aucune réponse n'est donnée, mais si Javert est dans le doute, ces deux argumentations contraires n'ont pas la même valeur : l'une est généreuse, l'autre rigide, l'une incarne la Loi, l'autre l'altruisme.

Le troisième texte de François Mauriac, *Le Nœud de vipères*, écrit en 1932 est plus exactement un passage de la lettre que Louis adresse à sa femme. Dans cet extrait Louis fait part de l'immense haine qu'il éprouve envers sa famille : « Tu étais mon ennemi et mes enfants sont passés à l'ennemi. » conclut le texte, ligne 28. Il est question d'argent ou plutôt de l'argent dont héritera sa femme à sa mort. Louis argumente sur le fait que sa propre famille ne cherche qu'à le dépouiller de cet argent. C'est avec des propos durs et bouleversants qu'il s'adresse cette lettre à sa femme et qu'il conduit son plaidoyer d'avare. Louis argumente en représentant d'une bourgeoisie intéressée, voire obsédée par l'argent. François Mauriac veut peut-être à travers cette lettre donner un point de vue satirique et lucide sur cette bourgeoisie en se mettant dans la peau de Louis.

Après avoir analysé ces trois textes nous pouvons à présent comparer les argumentations mises sous différentes formes. Dans le texte de Molière comme dans celui de François Mauriac, c'est une argumentation "dure" dont les auteurs nous font part : « au travers de son masque on voit à plein le traître » (Molière, vers 13) et « ce mouvement de marée qui est celui de la haine dans mon cœur » (Mauriac, ligne 6). Ces deux auteurs argumentent sur un genre humain malhonnête, égoïste et méchant tandis que le texte de Victor Hugo, lui, ne nous donne que deux formes du genre humain : celle de la bienveillance ou celle de l'autorité. Pourrions-nous supposer que Molière et François Mauriac ont voulu exprimer leur propre point de vue à travers le personnage d'Alceste ou celui de Louis ? Pourrions-nous dire la même chose de Victor Hugo ? Pour lui le choix du personnage de Javert, policier obstiné qui poursuit Jean Valjean tout au long du roman, l'action de Jean Valjean et son arrestation possible nous montrent à travers deux décisions différentes un dilemme moral pour lequel il n'y a pas d'ambiguïté sur le choix de l'auteur : tous les actes de Jean Valjean ont depuis longtemps montré que l'ancien bagnard est sur la voie du bien. Tous les hommes sont-ils aussi malhonnêtes et perfides ? C'est la question que les personnages de Molière et François Mauriac nous posent. L'homme est-il capable de pardon et de rédemption* : c'est la question que le texte de Hugo nous pose.

La forme de l'argumentation dans un texte peut donc en changer profondément la nature.

³ Rappel : le code de présentation des titres est le suivant : italiques en traitement de textes, comme ci-dessus, souligné en écriture manuscrite, et donc lors de l'épreuve du baccalauréat : *Les Misérables*. On ne met des guillemets que pour les titres d'articles, jamais pour les titres d'œuvres.

2. A travers ce corpus composé de trois textes, deux romanesques (*Les Misérables*, 1862, *Le Noeud de vipères*, 1932) et un théâtral (la scène d'exposition du *Misanthrope*, 1666) nous allons étudier les différentes formes de l'argumentation. Nous allons donc analyser ces trois textes en commençant par la manière dont les personnages principaux de chaque extrait témoignent de leurs sentiments envers leurs proches et le genre humain et ensuite la manière dont les auteurs essaient de mettre en scène, à travers un personnage, un conflit de valeurs.

Dans le texte de Molière, Alceste devra faire face lors d'un procès à un adversaire qu'il qualifie de « franc scélérat » ou de « traître ». Les deux autres textes expriment également une certaine haine envers des humains : celle de Javert qui doit poursuivre son ennemi Jean Valjean, ou celle qui transparait dans la lettre de Louis où il exprime son mépris envers une famille qui souhaite le dépouiller.

Dans les trois extraits nous pouvons donc observer que chaque protagoniste éprouve de la haine envers le genre humain, haine qu'ils expriment en témoignant de leurs expériences et de leurs sentiments. Dans l'extrait de Molière il qualifie ainsi son opposant de « fourbe, infâme et scélérat maudit », ligne 24. C'est là une accumulation de jugements péjoratifs avec gradation. Dans *Les Misérables*, Javert, quant à lui, apparaît comme « atterré » et indécis, il ne sait pas quoi penser de ses actes.

Dans l'extrait du *Nœud de vipères*, le personnage se sent traqué, écouté... dans le texte de Victor Hugo comme dans celui de François Mauriac on peut observer que les protagonistes, hommes de pouvoir, se sentent malgré cela emprisonnés. On peut donc voir une sorte de paradoxe, entre leur position dominante et le fait qu'ils ne sont pas maîtres de leur décision : dilemme insurmontable ou entourage épiant les faits et gestes. De plus, dans l'extrait des *Misérables* tout particulièrement, le personnage principal est dans un moment de faiblesse. Nous pouvons également remarquer que le discours direct est employé dans le texte de François Mauriac, qui nous retranscrit ses paroles exactes, et le dialogue théâtral chez Molière nous aident à mieux percevoir les sentiments, au plus près des personnages. .

Dans un deuxième temps on observe dans *Le Misanthrope* une question (« PHILINTE. - Tous les pauvres mortels, sans nulle exception, / Seront enveloppés dans cette aversion ? ») qui plonge directement le lecteur dans la situation où le protagoniste n'est pas maître de la situation. Les figures de style utilisées soulignent ces jugements : les auteurs les utilisent pour mettre en avant leur perception et mieux exprimer leurs sentiments : notons par exemple l'oxymore « son misérable honneur », (*Le Misanthrope*, vers 22), une accumulation avec gradation hyperbolique : « fourbe, infâme et scélérat » (vers 24), qui appuie chez Alceste sur son sentiment et nous rapprochent de son dégoût envers une personne. Dans le texte de Victor Hugo, c'est la métaphore filée autour des routes (lignes 1 et 3) et des « lignes droites » (lignes 2 et 4) qui expriment et nous font éprouver son indécision et le fait qu'il regrette ses actes. L'emploi d'impératifs comme « va-t-en », ligne huit, en opposition avec « sois libre » amplifie ce sentiment. Javert s'interroge également, se demandant s'il a fait le bon choix : trois questions (lignes 3, 15 et 16) ponctuent le texte et son dilemme. Dans le texte de Mauriac l'auteur utilise du discours direct pour nous expliquer ce qui se déroule devant ses yeux. Puis il emploie également un réseau de métaphores animales : « meute familiale » (ligne 9), « comme des chiens » (ligne 12), « troupeau » (ligne 18). Toutes ces métaphores s'ajoutent à celle de la marée et du « flot bourbeux » (ligne 7) pour nous expliquer à quel point que son cœur et son univers sont remplis de haine.

Comprenons donc qu'à travers ces trois textes et ces différentes argumentations, trois auteurs nous font percevoir la haine que certains individus peuvent avoir envers le genre humain, avec ou sans espoir d'apaisement.

III. Corrigé du sujet d'invention

Vous imaginerez la suite du dialogue, en prose, entre Alceste et Philinte (texte 1). Alceste persiste dans sa vision de la société. Philinte, qui ne la partage pas, s'oppose à lui et développe la sienne. Vous veillerez à utiliser des procédés propres à l'argumentation et respecterez le niveau de langue des personnages.

a. Les critères d'évaluation :



Vous les appliquerez à votre copie : la notation que vous avez eue est-elle comprise au regard de ces critères ?

Ils peuvent être hiérarchisés ainsi :

Avant tout : véritable effort d'écriture, pertinence et intelligence du propos.

- Un texte en prose (et non pas en vers...)
- Une suite du texte et un dialogue cohérent, non laconique et symétrique du précédent, Philinte ayant désormais, selon la consigne du sujet, la main pour argumenter et développer *son* point de vue.
- Niveau de langue correct, recherche lexicale et inspirations pertinentes du ou des texte(s) source, ambition d'écriture.
- Qualité de la langue, soin et syntaxe élégante, art du pastiche manié avec habileté ou choix personnel cohérent.
- Reprise pertinente et mesurée de procédés repérés dans les textes source ou dans le travail fait depuis le début de l'année, en seconde ou en troisième (métaphore à partir de Mauriac par exemple, anaphore, question rhétorique, etc...)
- Argumentation : point de vue d'Alceste prolongé et amplifié ou nuancé (avec la même position) et point de vue Philinte clairement personnel et opposé, arguments développés. Composition d'ensemble respectant cette consigne de développement.

Effort d'écriture donc, quantitatif et qualitatif : nous insistons sur cet aspect car nous avons lu trop de copies paresseuses, tant du point de vue de la longueur des répliques que de la langue et de la recherche intellectuelle qui permet les ambitions littéraires.

b. L'écriture du sujet d'invention : le « cahier des charges » pour ce sujet, écrire en prose : pourquoi ?

- C'est d'abord une suite de texte et donc une accroche directe au dernier vers est possible, nécessaire et efficace :

... Ce me sont de mortelles blessures, / De voir qu'avec le vice on garde des mesures ; / Et parfois il me prend des mouvements soudains / De fuir dans un désert l'approche des humains.

Fuyez donc, Alceste, mais ne vous fuyez pas vous-même !...

- Un code théâtral : nom des personnages, disposition du dialogue, répliques, tirades, apartés, fin de la scène en monologue... et didascalies ! Ces dernières ont été peu utilisées : elles permettent pourtant, à peu de frais syntaxiques, de préciser sentiments, réactions, mouvements, regards, hauteurs de voix du personnage. Alceste peut tour à tour être *perplexe, surpris, choqué, pensif*,... et Philinte *calme, souriant, ironique*, etc.

- Une scène d'exposition : acte I, scène 1, cette petite précision ouvrirait encore davantage la gamme des possibilités, et la double énonciation (parler de personnage à personnage, leur discours sur scène s'adressant aussi au spectateur dans la salle) fait que Philinte nous informe aussi de la personnalité de ce curieux personnage préférant le désert à la fréquentation de ses semblables ! Argumenter (et faire preuve d'optimisme social) pour son ami, ce pouvait donc être convaincre le spectateur, en faire un complice !

Tout ce qui est prose n'est point vers ! Vous n'échapperez pas à la fameuse scène du *Bourgeois gentilhomme*, du même Molière :

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : [...]. Sont-ce des vers que vous lui voulez écrire ?

MONSIEUR JOURDAIN : Non, non, point de vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Vous ne voulez que de la prose ?

MONSIEUR JOURDAIN : Non, je ne veux ni prose ni vers.

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Il faut bien que ce soit l'un, ou l'autre.

MONSIEUR JOURDAIN : Pourquoi ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Par la raison, Monsieur, qu'il n'y a pour s'exprimer que la prose, ou les vers.

MONSIEUR JOURDAIN : Il n'y a que la prose ou les vers ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Non, Monsieur : tout ce qui n'est point prose est vers ; et tout ce qui n'est point vers est prose.

MONSIEUR JOURDAIN : Et comme l'on parle qu'est-ce que c'est donc que cela ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : De la prose.

MONSIEUR JOURDAIN : Quoi ? quand je dis : "Nicole, apportez-moi mes pantoufles, et me donnez mon bonnet de nuit", c'est de la prose ?

MAÎTRE DE PHILOSOPHIE : Oui, Monsieur.

MONSIEUR JOURDAIN : Par ma foi ! il y a plus de quarante ans que je dis de la prose sans que j'en susse rien, et je vous suis le plus obligé du monde de m'avoir appris cela. Je voudrais donc lui mettre dans un billet : Belle Marquise, vos beaux yeux me font mourir d'amour ; mais je voudrais que cela fût mis d'une manière galante, que cela fût tourné gentiment. [...]

- Pourquoi donc écrire en prose : l'alexandrin est un art difficile, le choix de la contrainte en prose part d'un constat simple, que certaines copies ont malheureusement vérifié : l'obsession de la rime, comme nous vous l'avons rappelé plus haut, vous a conduit à oublier le sens, et à appauvrir le propos de Philinte. A l'inverse, l'ambition des contenus, telle que vous la lirez dans l'exemple de référence, pouvait vous diriger vers un dialogue sensible et subtil, centré sur l'essentiel : le vice et la vertu, la confiance ou la défiance en l'homme, l'hypocrisie et la sincérité, le bien et le mal, la solidarité et la solitude, la misanthropie et la philanthropie.

Parmi les réécritures possibles, susceptibles de vous faire progresser tout de suite, nous vous suggérons un petit exercice, une sorte d'échauffement comme l'on dit en athlétisme, ou au théâtre.



Prenez le texte de Molière, et la dernière réplique d'Alceste, et reformulez-la en prose. L'exercice vous permet de chercher quelques équivalences lexicales, d'éprouver le rythme de la phrase classique et de l'alexandrin (proche d'un rythme naturel de la langue).

c. Brèves de devoirs : formules justes et effets de style

- ALCESTE. Philinte, vous ne pouvez me comprendre. Ma blessure est tellement grande. L'humanité n'est pas un jardin où germent de belles pensées. Tous autant qu'ils sont les humains sont méchants, mauvais et perfides. Ils sont égoïstes, malhonnêtes et ne pensent qu'au profit. Ouvrez les yeux ! Telle est la triste réalité où nous sommes nés. Triste société ! Triste humanité !

- PHILINTE. Permettez-moi de vous dire que dans votre désert, sans humain, sans un seul de vos semblables ; vous serez bien malheureux, mon très cher ami.

ALCESTE. Il n'y a qu'un genre humain. Et je ne crois pas en un monde meilleur. Je ne crois point qu'il y ait des hommes bienfaisants. Ce n'est qu'un masque. Un masque !

- PHILINTE. Il y a tant d'hommes paisibles. Et même généreux. Essayez donc d'être joyeux, agissez sans méfiance, vous verrez s'animer les visages autour de vous. Respirez la vie, et vous trouverez même de nouveaux amis.

ALCESTE. L'exemple de mon scélérat n'est-il pas suffisant ? N'ai-je-pas assez détaillé sa méchanceté ?

PHILINTE. Bien sûr. Mais pour moi un exemple n'est pas suffisant. Nous sommes des milliers à vivre dans ce monde. Je ne peux juger de tous sur les faits d'une seule personne.

- ALCESTE. Tous les hommes sont identiques : méchants, malfaisants et traîtres !

PHILINTE. Mais alors vous et moi, qui sommes des humains, sommes méchants, malfaisants et traîtres ?

Alceste, pris à son propre piège, plonge dans ses pensées, soupire, puis sort de scène.

- ALCESTE. Vous savez que pour moi la paix n'est guère qu'un petit moment de pause entre deux massacres. D'ailleurs parfois, en ces sinistres temps de paix les hommes s'amuse encore avec leurs épées. Et ils nous offrent même de sublimes tueries. !

[...],

PHILINTE. La qualité de vos arguments m'a atteint. S'il est clair que les hommes sont des gredins, et si tous les hommes sont comme cela. Vous, qui êtes un homme, ne l'êtes-vous pas ?

- PHILINTE. Le vice, la perversité, la méchanceté sont trois choses qui ne naissent pas avec nous. Elles naissent suite à un événement. Peut-être pourrez-vous imaginer cela ? Imaginer que l'homme qui vous fait face est aussi une victime. Victime de lui-même, victime d'autrui ?

- PHILINTE. Que dire alors de ceux qui ont combattu l'injustice ? Qui sont morts sans gloire ni profit ? Qui ont combattu pour l'amour de la veuve et de l'orphelin, caressant de leurs épées le cou des scélérats ?

ALCESTE. Ce ne sont que contes et fables d'assassins, d'hommes qui ne peuvent éteindre leurs haines que l'épée et le glaive à la main. [...]

PHILINTE. Ce que fait le temps appartient à l'homme. Avez-vous apporté une pierre au moins à l'édifice ? Ou vous êtes-vous plaint tout ce temps en étant complice ?

- PHILINTE. Vous dites haïr tous les hommes, mais qu'en est-il de moi ? Notre amitié ne vous fait-elle pas respirer un autre air ? Un seul homme est-il capable de détruire tout cela ?

d. Deux exemples (seraient-ils remarquables ?) de copie



Copie n° 1

PHILINTE. - Permettez-moi de vous dire que dans votre désert, sans humain, sans un seul de vos semblables, vous serez bien malheureux, mon cher ami. Alceste, mes intentions ne sont pas de vous froisser mais je ne vois point en vous un homme haineux. Je vous vois, très cher ami, jeune, rancunier, et victime, comme tant de bonnes âmes avant vous, d'une justice bafouée, inique.

ALCESTE. - Et je vous vois, vous, dans le déni d'une réalité insupportable, mais cependant justifiée, mon bon ami. Vous avez comme entourage le plus proche une chaleureuse famille chrétienne. Vous êtes bon, votre vie et votre histoire vous ont appris à voir le juste là où il peut résider.

PHILINTE, *l'interrompant*. - Mon cher, une question me vient alors à l'esprit puisque vous me classez dans cette catégorie d'hommes. Ne voyez-vous pas que chaque être de chacune de ces terres, par la bénédiction et la protection de Dieu, est unique ? Vous ne pouvez donc vous contenter de haïr le genre humain. Là où vous voyez le mauvais, où vous ressentez la haine et entendez la cruauté, je vois du bon car nul n'est ni l'un ni l'autre. Quoi qu'ait fait ce malhonnête pour engager un procès et le gagner, je vous conjure de chercher ce bon en lui, je vous en supplie, car il y est forcément. Je compatis cependant et je conçois votre amertume envers ce scélérat ainsi qu'envers la justice qui lui donne raison. Mais je prie pour que votre haine envers le genre humain s'apaise et que vous lui pardonniez, que vous leur pardonniez à tous.

ALCESTE. - Vous voudriez, Monsieur, qu'un chrétien accorde le pardon dans un monde qu'il considère comme étant sous l'emprise du diable ?

PHILINTE. - Je le fais, mon bon ami, chaque jour de chaque année, pour être en paix. Pourriez-vous au nom de nos longues années d'amitié permettre, je vous en conjure, à vos yeux assombris de s'éclaircir ?

ALCESTE. - Je ne le peux, très cher, et je m'en excuse. Ma haine est générale, et elle n'a cessé et ne cessera de grandir chaque année. Ce procès n'a d'ailleurs fait qu'amplifier ma colère. Il s'est acharné sur moi car la société que je définirais comme méprisante le veut. Ils l'ont vu lui, poussé dans le monde, riant, vêtu d'hypocrisie. Puis ils m'ont vu, moi, faisant une simple, infime et sincère requête : la justice. Leurs yeux alors certainement brillaient quand ils ont aperçu à travers lui le pouvoir et l'ont choisi. Les décisions finales ne sont bien sûr pas encore prononcées, mais j'en connais la nature, très cher, car le genre humain n'accepte que le profit et je le hais. Je ressens de la colère envers chaque homme de cette terre pour cela.

PHILINTE. - Vous me haïssez donc mon bon ami ?

ALCESTE. - Non, et je ne saurais vous l'expliquer.

PHILINTE. - Je le saurai alors, d'une manière dont j'espère vous écouterez et comprendrez la logique. Vous m'avez, bon ami, lors du commencement de notre discussion ayant pour thème votre colère envers le genre humain, énoncé deux catégories d'hommes : l'une regroupant les êtres atteints de méchanceté et de malveillance et l'autre regroupant les êtres complaisants face à ces méchants. Au risque de vous décevoir, très cher Alceste, je me dois de vous annoncer ce fait : je suis un être complaisant à la méchanceté. Et pourtant vous, Monsieur, vous m'aimez. Votre raisonnement a donc une faille que je m'appête à expliquer : en effet je compatis à cette méchanceté. Cependant j'emploie chaque jour de mon existence à la réduire, à l'exterminer en faisant sortir le bon de chaque être comme aujourd'hui je m'emploie à diminuer votre haine, Alceste, car, mon ami, si votre haine grandit, je crains que vous ne pourrez finir que méchant et malveillant vous-même. Je vous veux du bien. Je vous veux guéri de votre colère haineuse et surtout Monsieur, je veux que, comme moi, vous vous adaptiez et vous employiez à réduire rancune, haines, malveillances et méchancetés partout où elles sont.

ALCESTE. - Je vous remercie, cher ami, du bien sans pareil que vous me voulez. Et je vous admire, et vous admirerai éternellement pour votre bonté, mais je ne peux m'empêcher de me demander pourquoi s'adapter quand nous vivons dans une société malade.

PHILINTE. - Je crains, cher ami, que votre haine ne soit trop grande pour que ma seule personne la dissipe. Je resterai alors dans mes rêveries pacifistes et vous dans vos cauchemars coléreux.

Copie n° 2 :

PHILINTE : - Mon cher ami, je dois m'avouer consterné par vos dires. Ecoutez-vous donc ! Voyez à quel point vous faites preuve d'un pessimisme outrancier !

ALCESTE : - Je m'insurge en faux, Monsieur ! Vous devez, de votre côté, n'admettre qu'une chose : je suis au regret de vous affirmer que ma véhémence n'est nullement pessimiste mais, au contraire, réaliste.

PHILINTE

Nulle divergence ne saurait être plus grande que la nôtre ! Ce que vous appelez, dans vos convictions les plus profondes, « réaliste » n'est autre que votre vision erronée de notre société. Cette situation de procès dans laquelle vous êtes impliqué n'est qu'un cas sur des centaines. Je vous en conjure, arrêtez de généraliser et de porter à la nature humaine une effroyable haine !

ALCESTE : - Mon Dieu, faites que mon ami trouve la voie de la réflexion et qu'il constate, de ce fait, que m'appartient la raison !

PHILINTE : - Je vous arrête et vous assure que Dieu m'a déjà indiqué la voie que je dois suivre ! Il s'avère que vous avez tort.

ALCESTE : - Je ne puis vous écouter davantage ! Il me semble que vous déraisonnez.

PHILINTE : - Cessez d'être puéril je vous prie ! Et soyez plutôt attentif à mon propos ! Votre haine pour tous les hommes est absurde et infondée. La société n'est guère le reflet des hommes méchants, malfaisants ou complaisants aux méchants, comme vous vous plaisez à le dire. Il est, certes, important de préciser qu'elle n'est point idéale. En effet, nous ne vivons pas à l'Âgé d'Or mais il ne s'agit pas non plus de l'Âge de Fer. Tout réside dans la part des choses et la différenciation du bien et du mal. Entendez-vous ? Un homme n'est ni tout blanc ni tout noir, il se situe quelque part entre les deux. A mon humble avis, une société fonctionne de la même manière. Des scélérats y vivent tout comme des gens honnêtes et bons. Comprenez-vous l'absurdité de cette haine envers la nature humaine ? Vos propos sont terriblement outranciers et pourraient en offusquer plus d'un et moi le premier. Sachez adopter un parti plus nuancé ! Trop de véhémence vous rapproche de ces perfides !

ALCESTE : - Ami, votre discours est touchant et plein de bon sens. Mais il m'apparaît clairement que vous minimisez les vices et les troubles de notre merveilleuse société !!! N'oubliez-vous pas mon procès, ou encore les lettres de cachet du Roi qui pourraient vous faire emprisonner dès demain ? J'assume mes dires : notre société est malheureusement pervertie par l'hypocrisie, la haine et la malhonnêteté, c'est un fait qu'il faut savoir, dans sa sagesse, reconnaître.

PHILINTE : - Je remarque, mon cher, que vous vous contredisez vous-même ! Je crois avoir entendu de votre part une critique de la haine caractéristique de notre société. N'en êtes-vous pas empli vous aussi ?

ALCESTE : - Certes, je suis un homme comme les autres, je déplore mes propres défauts et remarque, ainsi, que je ne suis en aucun cas pessimiste. Mais c'est en réalité vous qui manifestez un optimisme scandaleux !

PHILINTE : - Nous y sommes ! J'ai maintenant saisi vous voulez réellement un grand mal à la nature humaine ! Vous discréditez votre ami et n'éprouvez pas la moindre gêne. Sortez de cet entêtement et regardez le monde de manière objective, sa beauté et ses défauts. Les hommes ne viennent pas de Satan !

ALCESTE : - Cher ami, il est temps, je pense, d'arrêter de débattre à ce sujet. Nous ne nous mettrons jamais d'accord et je ne souhaite pas que nous nous froissions.

PHILINTE : - A la bonne heure ! Je vous propose donc de partir à la chasse, l'heure est idéale.

ALCESTE : - Vous m'en voyez désolé, mais je ne puis accepter votre proposition. Laissez-moi je vous prie !

PHILINTE : - Je me permets d'insister, ce sera un moment de distraction fort agréable.

ALCESTE : - Laissez-moi, vous dis-je.

IV. Corrigé du commentaire

a. **Les critères d'évaluation**, trois critères principaux, l'intelligence du propos et l'effort d'écriture étant les premiers de tous :

Effort de composition (introduction, progression du propos) et pertinence du plan.

Attention précise portée au style, souci et précision des citations (la preuve par l'exemple).

Sensibilité et richesse personnelles qui s'expriment dans la réaction devant le texte.

On peut les préciser ainsi :

1. Effort de composition : brève introduction, plan, progression, liens explicites ou implicites faits entre les parties du commentaire.	2. Souci et précision de l'exemple, art des citations. La preuve par l'exemple est sans cesse apportée.	3. Attention précise portée au style, aux figures importantes et au détail de l'expression, « lecture de l'écriture ». Maîtrise d'un vocabulaire de l'analyse littéraire simple, mais précis et juste.
4. Sensibilité et richesse personnelles qui s'expriment dans la réaction devant le texte.	5. Syntaxe et orthographe : accords, accents, ponctuation suffisante et pertinente.	6. Netteté et pertinence d'une brève conclusion, effort de synthèse finale

b. Les coulisses du commentaire...

Il est temps de revenir à notre texte initial en couleurs et ses quatre réseaux et chemins de citations. En voici la légende :

Le réseau analogique : métaphores filées et comparaisons [gras] / Famille je vous hais [souligné] / Une lettre à... [rouge] / Les états d'âme du personnage et ses délibérations [surligné jaune] / l'argent [bleu gras] et comment il agit [encadré bleu].

C'est dans les lignes de force d'un texte, ainsi visualisé : figures signifiantes, réseaux dominants et "champs lexicaux" que vous pouvez puiser les ressources nécessaires à l'élaboration d'un plan. Les dix qui suivent illustrent la variété des choix possibles, mais aussi le fait que le repérage d'un champ lexical, pour prendre un des moyens les plus fréquemment utilisés est d'abord **organisé, et jamais de l'ordre d'un constat sans suite**. Ce n'est pas seulement un montage linéaire de citations mais un jeu de références commentées : les mots "meute", "chiens" ou "troupeau" dans ce contexte participent par exemple de métaphores puissantes, filées et toutes liées à la "famille", qui disent à quel point la situation dramatique est tendue, et les appétits féroces.

Il faut aussi que le relevé soit exhaustif * (c'est-à-dire complet, rigoureux, précis), classé et accompagné des numéros de ligne :

L'argent est d'abord évoqué de manière directe : « ce que j'ai gagné... cet argent », ligne 1, puis de manière indirecte : « mes terres, mes titres », deux fois, ligne 10-11, « les millions liquides », ligne 13-14. Il est ensuite toujours associé, en tant que force agissante, à des verbes ou des adjectifs liés à la cupidité ou au conflit : « insupportable que vous en jouissiez après ma mort », ligne 2-3, « partages qui vous jeteront les uns contre les autres », ligne 9-10, « vous vous battez comme des chiens », ligne 10, « dispositions pour qu'il n'en restât rien » (ligne 3-4), titres « vendus », ligne 12.

Il faut ensuite qu'il soit interprété :

L'omniprésence des références à l'argent dans ce texte, et particulièrement dans les deux premiers paragraphes, traduit plusieurs choses : l'avarice du personnage, un certain caractère obsessionnel de cette aliénation (c'est un ressort romanesque puissant et fréquent) et la cupidité de son entourage, envieux et prêt à dévorer sa proie. Comme le suggèrent aussi les mots « meute » et « chiens », ce milieu familial est durablement fracturé par des sentiments et des appétits exacerbés.

Alors le travail d'écriture du commentaire peut convaincre, gouverné qu'il est par un examen méthodique du texte et par une progression logique et soulignée (le fameux « plan »).



Le corrigé du DM n° 1 avait par ailleurs montré les questions qui peuvent lancer la réflexion :
Quoi, comment, pourquoi ?...

Quoi ? Le sens, et ici par exemple la solitude avaricieuse de Louis, dont tout procède, dans un double enfermement : la chambre, la famille, l'obsession de l'héritage, l'argent étant une puissante force agissante, qui conditionne les actions, les désirs, les haines et l'avenir.

Pourquoi ? Pour qui ? La visée argumentative est ici tout entière dans le caractère épistolaire de cet extrait : une lettre donc, à sa femme, à ses proches, aux « chiens » de la meute qui l'entoure, les circonstances, le contexte est celui du bilan d'une vie, celui d'une satire de la bourgeoisie, des appétits cupides et des intrigues haineuses.

Comment ? Les procédés, les figures, les effets syntaxiques remarquables sont au service de cette visée : les verbes d'action associés au réseau de l'argent (cf. ci-dessus), le réseau des métaphores que nous avons aussi déjà vu. N'oubliez pas, pour vous prémunir de la paraphrase surtout, que vous devez toujours interroger, relever et interpréter les faits de langue, comme si vous entriez dans le laboratoire de l'écrivain, son cabinet de travail, et que vous regardiez par dessus son épaule le manuscrit de son œuvre, son brouillon. Un petit exercice pour comprendre cela :



Après avoir lu le début du texte, Vous choisirez parmi les variantes qui sont proposées, à six reprises, celle qui vous paraît la plus intéressante et la plus forte. Vous argumenterez vos choix comme vos exclusions.

Depuis aujourd'hui, depuis cette journée de Pâques, après cette offensive pour me dépouiller au profit de votre Philii, et lorsque j'ai revu, au complet, cette [**troupe / meute / assemblée**] familiale assise en rond devant la porte et m'épiait, je suis [**obsédé / hanté / préoccupé**] par la vision des partages, - de ces partages qui vous [**obsèdent à l'évidence / uniront dans une même cupidité / jeteront les uns contre les autres**] : car vous vous battrez [**comme des chiens / probablement / comme des loups**] autour de mes terres, autour de mes titres. Les terres seront à vous, mais les titres n'existent plus. Ceux dont je te parlais, à la première page de cette lettre, je les ai vendus, la semaine dernière, au plus haut : depuis, ils baissent chaque jour. [**Je connais la finance / Tous les bateaux sombrent, dès que je les abandonne / j'ai de l'expérience**] ; je ne me trompe jamais. Les millions liquides, vous les aurez aussi, vous les aurez si j'y consens. Il y a des jours où je décide que vous n'en retrouverez pas un centime...

J'entends votre [**groupe / horde / troupeau**] chuchotant qui monte l'escalier.

Dans cette négociation de sens, vous aurez compris que les choix de tel ou tel terme, métaphore ou figure n'est pas indifférent. Si chacune de ces variantes est acceptable dans ce contexte, toutes n'ont pas la même valeur, le même « poids de sens », la même densité.

Il vous faut nommer les procédés dans un commentaire. Rappelons donc quelques repères et un lexique utile : connotations*, superlatif, mélioratif / laudatif ≠ péjoratif, dévalorisant, mots valeur...

* Si nous prenons ce premier terme, toujours utile pour désigner les valeurs attachées à tel ou tel mot dans un contexte particulier, voici deux exemples, à développer ensuite dans un paragraphe spécifique en ordonnant les mots.



Troupeau : unité, groupe, bestialité, bêtise, masse, nombre, force aveugle, péjoratif, solidarité négative...

Tronc : solidité, centre, vitalité, droiture, force, nature, avenir, racines, arbre généalogique... (Cf. plus loin, le développement de ces connotations).

Une analogie signifiante pour conclure : et si la lecture était une enquête policière ? Nous pourrions parler d'indices, de preuves, de témoignages, de protagonistes, acteurs et témoins, de reconstitution de la scène de crime, d'experts - de la langue - convoqués, de filatures (une suite de mots), d'itinéraires suivis (un champ lexical), de forces agissantes et de mobiles (la jalousie, l'argent, la haine...).

c. L'art de la citation, bis repetita*, pour certains (mais ils ne sont pas nombreux).

Il est acquis désormais qu'il est nécessaire de citer, scrupuleusement et de manière exhaustive, le texte.



Mais il ne s'agit pas de ne faire que cela ! Certains d'entre vous examineront leurs copies de ce point de vue : ne seraient-elles pas proche d'un montage de citations, bien fait, pertinent, parfois habile, mais sans autre forme d'analyse, sans avenir ni perspective (cf. le contre-exemple de l'argent ci-dessus). Un défaut à corriger dans les copies est donc ce montage de citations : ce doit être un point de départ, pas d'arrivée ! Et ce n'est pas si difficile à faire.

d. Paraphrase ?

Au sens de "Formulation différente d'un énoncé sans altération de son contenu" (Larousse) la paraphrase est à éviter dans un commentaire. En voici un exemple dans une copie :

« ... ensuite, on s'aperçoit que durant cette bataille, cet homme était perdu. Il ne savait plus où donner de la tête. Si bien qu'il avait décidé de ne rien donner de sa fortune à ses proches puis il a abandonné : « j'ai renoncé à cette vengeance », ligne cinq. Cet homme est déconcerté. Il a été laissé par sa famille et il est désormais seul : « dans la nuit de Pâques, la maison est chargée de couples », ligne 26 est une image insistant sur le fait que désormais il a tout perdu. Il est trahi par tous sa femme et ses enfants : « tu étais mon ennemi et mes enfants sont passés l'ennemi » est la clause de ce passage. »

Cet énoncé est de l'ordre du constat, « raconte » l'essentiel du texte, mais les modalités d'écriture (« comment ? ») ne sont pas interrogées, et il n'y a pas d'interprétation : quel univers romanesque se construit dans ces propos ? Qu'est-il en train de décider ? Quels sentiments le personnage exprime-t-il ?

Nous insistons donc, lourdement : dans cet apprentissage du commentaire, vous devez apprendre à ne pas être uniquement descriptifs, multipliant les citations sans interprétation : « Mauriac utilise des métaphores : "... " : certes mais pourquoi et que signifie donc la référence animale dans « votre troupeau chuchotant » ?

e. L'art du plan, mérites comparés.



Faites le choix argumenté de l'un de ces plans, visualisez pour celui-ci les chemins de citations et les figures remarquables que vous associeriez à ces rubriques, justifiez en la progression logique (des remaniements sont possibles). Les plans 7 à 10 sont authentiques, les autres ont été adaptés à partir des entrées proposées.

Plan 1	Plan 2
I. L'image d'une famille A. Haïe (des métaphores péjoratives) B. Cupide (le réseau de l'argent) C. Héritière (un avenir sombre et violent) II. Un homme perdu, abattu A. Une lettre bilan B. Le flux et le reflux des hésitations et des dilemmes C. Le tronc vivant et l'arbre malade : nœud et nid de vipères	I. Une lettre, un roman, des personnages A. Qui l'écrit ? Un homme blessé ? B. Pour qui ? Une femme détestée C. Dans quel but ? Quand la bourgeoisie règle ses comptes II. Une famille, un nœud de vipères A. Des métaphores vengeresses B. L'argent, l'envie : des forces agissantes C. Un avenir sombre, un univers de haine
Plan 3	Plan 4
I. Le discours de la haine A. Sources : un homme riche B. Un entourage envieux et cupide C. Des métaphores violentes II. Une dénonciation de la bourgeoisie A. L'argent, une force agissante B. Famille, un portrait brisé C. Un passé de souffrances et un avenir de combats	I. Portrait d'un vieil homme A. Un homme déchiré B. Un homme riche et lucide ? C. Un homme épié dont la fortune est enviable. II. Portrait d'une famille A. Cupidité B. Haine C. Avenir déchiré

Plan 5	Plan 6
I. Une lettre dénonciatrice A. Les marques de la destination B. Une famille cupide C. Des métaphores féroces II. Un personnage tourmenté A. Dilemmes ? B. Un passé d'épreuves C. Un avenir sombre	I. La révolte et la solitude de Louis. A. Un homme tourmenté B. Un homme en colère C. Un homme riche obsédé par l'héritage II. Le cercle étouffant de la famille A. Les métaphores de la haine B. Une famille cupide C. Un déchirement annoncé
Plan 7	Plan 8
I. Un discours dénonciateur A. Le bal des hypocrites et des cupides B. Métaphores animales : la menace de la curée C. Une vengeance annoncée ? II. Un personnage en détresse A. Un couple détruit B. Un homme seul C. Lassitude, amertume, haine...	I. Une famille déchirée A. L'obsession de l'argent B. Le vice et le vol C. Métaphores animales II. Un homme partagé A. L'amertume et la haine B. Un constat d'échec C. Des convictions et des doutes
Plan 9	Plan 10
I. Une lettre à... A. Une femme haïe B. Une trahison C. Des métaphores expressives, un univers violent. II. Les sentiments de Louis A. Un homme avare crispé sur son argent B. Un homme envié, seul et épié C. Un homme partagé	I. Une famille sous les yeux du protagoniste A. Un regard péjoratif B. Un personnage enfermé C. Une haine mutuelle II. Actions, gestes et paroles A. Une volonté cupide de captation d'une fortune B. Le jeu des espions C. Un présent mesquin et un avenir de jalousies

f. Deux extraits de copies et le commentaire de ces commentaires...

Commentaire	Commentaire du commentaire...
<p>Copie n° 1 (introduction et première partie).</p> <p>Ce texte est un extrait de roman et notamment un extrait d'une longue lettre de la part de Louis, le personnage principal, à son épouse que nous retrouvons dans l'œuvre de François Mauriac <i>Le Nœud de vipères</i>, parue en 1932.</p> <p>Nous pourrions alors nous demander comment Louis expose à cette épouse la vision de sa vie par rapport aux membres de sa famille.</p> <p>Pour la préciser, notre première perspective d'étude sera la rancœur que Louis porte à ses proches. Dans un second temps nous évaluerons le mépris qu'on lui porte.</p> <p>Nous pouvons comprendre aux abords de ce texte que Louis a travaillé durement pour obtenir tout ce qu'il a acquis ou qu'il a hérité d'une ascendance bourgeoise. Mais une chose le désole considérablement, c'est l'intérêt que porte la famille à tous ses biens. C'est là la source principale de sa rancœur. Nous pouvons l'analyser dès la phrase initiale : "cet argent dont vous avez la folie que je me dépouille", ligne 1. L'argent est d'abord évoqué de manière directe, puis de manière indirecte : "mes terres, mes titres", deux fois, ligne 10-11, "les millions liquides", ligne 13-14. Il est ensuite toujours associé, en tant que force agissante à des verbes ou des adjectifs liés à la cupidité ou au conflit : "insupportable que vous en jouissiez après ma mort" (ligne 2-3, "partages qui vous jetteront les uns contre les autres", ligne 9-10, "vous vous battrez comme</p>	<p>Double identification générique : roman et lettre, date de publication : ces indications sont nécessaires.</p> <p>Un plan annoncé, précis, argumenté, justifié (lest-il assez ici ?) : il vaut pour vous (un programme d'écriture) et pour vos lecteurs (une lecture "balisée », reposante, fluide...).</p> <p>Un art de la citation maîtrisé : relevé exhaustif, classé, désigné avec précision.</p>

<p>des chiens, ligne 10, dispositions pour qu'il n'en restât rien" (ligne 3-4), titres "vendus", ligne 12.</p> <p>L'omniprésence des références à l'argent dans ce texte, et particulièrement dans les deux premiers paragraphes, traduit donc plusieurs choses : la rancœur et l'avarice du personnage, un certain caractère obsessionnel de cette aliénation (c'est un ressort romanesque puissant et fréquent) et la cupidité de son entourage, envieux et prêt à dévorer sa proie, comme le suggère le mot "meute", un milieu familial durablement fracturé par ces sentiments et ces appétits exacerbés.</p> <p>Nous comprenons alors que ce n'est pas forcément Louis que sa famille aime mais ce qu'il possède. Cela fait résonner toutes sortes d'hypothèses sur l'univers romanesque de Mauriac. S'il n'avait pas eu possession de cette fortune, son épouse actuelle se serait-elle tournée vers lui ? Le choix d'épouser Louis est-il dû à sa personnalité ou à ses ressources financières ?</p> <p>Suite à cette prise de conscience envers l'intérêt que lui portait sa famille, Louis a décidé de prendre des décisions et plus particulièrement de vendre son patrimoine. Citons ses mots : « les terres seront à vous mais les titres n'existent plus », ligne 12-13 cela signifie que Louis a fait un choix de ce qui allait rester à sa famille : « je les ai vendus », affirme-t-il, ligne 14. Il affirme d'autant plus sa décision que cela participe de son argumentation. L'intérêt qu'il a de faire cela et d'anticiper le moment où viendra le partage de toutes ces choses entre sa famille, présenté avec la comparaison suivante : « ces partages qui vous jetteront les uns contre les autres car vous vous battrez comme des chiens autour de mes terres autour de mes titres », ligne 11-12. Nous comprenons donc que ce personnage de roman est à la fois lucide et dans le ressentiment.</p> <p>Malgré une prise de conscience envers ce qu'il décide de laisser à sa famille Louis est hanté par des hésitations comme dans les prochaines citations : « mes dispositions avaient d'abord été prises pour qu'il ne vous en restât rien », ligne 45, « les millions liquides vous les aurez aussi, vous les aurez si j'y consens toujours », « il y a des jours où je décide que vous n'en retrouverez pas un centime », lignes 16-17. A partir de ces trois extraits, nous pouvons établir l'hypothèse que Louis est très indécis vis-à-vis de ce qu'il souhaite laisser à sa famille. On peut parler de dilemme et cela est peut-être dû à la déception qu'il a à leur égard : déception de se rendre compte qu'il a été aimé uniquement pour des raisons matérielles alors que de son côté il ressentait un amour avant tout fusionnel ?</p> <p>Après avoir analysé les choix face aux habitudes sa famille, nous allons maintenant nous intéresser, et même évaluer le mépris qu'on lui porte dans sa famille.</p> <p>[...]</p> <p>Commentaire n° 2</p> <p>Le texte est un extrait du <i>Nœud de vipères</i> écrit par François Mauriac en 1932. Dans ce roman l'auteur brosse le portrait d'une bourgeoisie de province cupide et intéressée et ce passage est extrait de la longue lettre que Louis le personnage principal adresse à son épouse. Nous nous demanderons pourquoi le personnage est si obsédé par son héritage et, pour répondre à cela, nous étudierons le thème de la haine : centralisée d'abord puis plus générale.</p> <p>La haine est tout d'abord concentrée dans une histoire de famille. En effet nous apprenons que le personnage principal, Louis, n'était d'abord pas d'accord pour donner son héritage : « j'avais renoncé à cette vengeance » puis</p>	<p>Une interprétation précise de ce relevé organisé.</p> <p>La formulation prudente d'hypothèses, qui travaillent sur l'implicite du texte.</p> <p>Les implicites du texte : lecture d'indices, reconstruction d'un univers romanesque, ici lourd de jalousies et de conflits.</p> <p>Une composition claire et distincte : art des transitions, progression du propos soulignée.</p>
--	---

<p>le fait que sa famille récupère son argent est devenu inconcevable : « l'idée même m'est insupportable que vous en jouissiez après ma mort », ligne 2-3 donc la « vengeance », ligne 5, est réapparue.</p> <p>Ce qui caractérise le personnage est aussi le fait qu'il qualifie lui-même son obsession : « je suis obsédé par la vision des partages », ligne 9. Il les compare à un combat de chiens : « ils se jetteront les uns contre les autres », lignes 9-10, « vous vous battez comme des chiens », ligne 10. Le fait que l'auteur répète les mots « terres » et « titres », lignes 10 et 11, provoque un effet d'insistance pour le lecteur et achève de dire son caractère monomaniacal d'avare.</p> <p>Nous remarquons aussi que dans ce texte l'auteur utilise plusieurs métaphores, toutes filées. La première, ligne 5-6 désigne sa vengeance : elle s'éloigne et revient « comme un mouvement de marée ». La deuxième métaphore, ligne 15, désigne l'argent et les titres qu'il abandonne : tout cela est comparable à « des bateaux qui sombrent », ligne 13. La dernière forme la clause du texte, ligne 27 : il se compare un « tronc vivant » et ses héritiers à de « jeunes rameaux ». Puissance naturelle du flux et du reflux, évocation implicite d'un naufrage, nostalgie d'un rêve perdu à travers l'image du tronc, évocatrice de solidité, de vitalité, de droiture, de force, de racines solides dans une nature qui a un avenir : toutes ces analogies font la richesse du texte, et du personnage.</p>	<p>Des figures valorisées, et une interprétation digne de ce nom</p> <p>Le travail des connotations : développement du poids de sens de certains mots ou expressions remarquables dans un texte.</p>
---	--

A l'adresse suivante (celle-là même que vous auriez été tentés, peut-être, de plagier si vous aviez eu ce commentaire en DM) : <http://www.annabac.com/content/francois-mauriac-le-noeud-de-viperes>, on trouve un corrigé de commentaire qui n'est pas inintéressant. Le voici, avec quelques adaptations et une citation scrupuleuse de la source, vous l'aurez noté.

Commentaire

Les titres en gras et les indications entre crochets servent à guider la lecture mais ne doivent pas figurer sur la copie.

Introduction

[Amorce] La famille sert de cadre privilégié aux œuvres littéraires, et principalement au roman qui se propose de rendre compte de la réalité. Vase clos, c'est un milieu refermé sur lui-même, fertile en intrigues, où les passions s'exacerbent. En 1897, André Gide, dans *Les Nourritures terrestres*, lance son fameux : « Familles, je vous hais ! Foyers clos ; portes refermées ; possessions jalouses du bonheur. ». [Présentation du texte] Ce roman a marqué François Mauriac qui, en 1932, retranscrit dans *Le Nœud de vipères* la longue lettre-journal d'un vieil homme, Louis, destinée à sa femme qui ne devra l'ouvrir qu'après sa mort. Il y épanche sa rancœur devant le fossé qui s'est créé entre sa famille et lui. [Annonce du plan] Comme dans toute lettre, Louis s'y dévoile et dresse un portrait de lui peu à son avantage [I] ; en même temps, il y peint, sans complaisance, la cruauté quotidienne et feutrée d'une famille bourgeoise [II].

I. Louis se dévoile : un être seul et animé par la vengeance

Sa lettre est à la fois une sorte de confession qui lui permet de justifier sa décision et une plongée dans une âme tourmentée. Quelle personnalité se révèle à travers ces lignes ?

1. Un homme d'affaires centré sur l'argent et les biens

La solitude du narrateur est signalée dès le début par l'expression « Voilà *ce qui me reste* : ce que j'ai gagné » (l.1) qui introduit un élément capital, au cœur de ses pensées et de sa vie : « cet argent ».

Son discours est émaillé des mots du vocabulaire de l'argent et de la possession (« gagné », « argent », « millions liquides », « pas un centime »). Le lexique relatif aux biens est aussi dominant à travers les biens réels (« mes terres », deux fois) comme les biens fiduciaires (« mes titres », deux fois), le vocabulaire lié à la possession (« jouissiez », et « partages », deux fois) ou au dénuement (« me dépouille », deux fois).

En homme d'affaires averti, Louis recourt au vocabulaire technique des tractations financières : « vendus [...] au plus haut [...] ils baissent » (l. 18). Il affirme sa prééminence en matière d'affaires par une métaphore développée sur un rythme majestueux d'alexandrin : « Tous les bateaux sombrent quand je les abandonne » (l. 19). Il prend un ton didactique pour se vanter de son infaillibilité dans ce domaine : « je ne me trompe jamais » (l. 19-20).

Il apparaît comme un être qui gère parfaitement sa fortune et sera capable de continuer même après sa mort, comme en témoignent les futurs (« seront », « aurez », « retrouverez »), et dont le bon vouloir régit tout (« si j'y consens [...], je décide », l. 21).

[Transition] Si Louis réussit en affaires, sa situation affective et familiale est en revanche un échec total.

2. La solitude de Louis, son exclusion de la famille

Tout son discours témoigne de sa solitude face à sa famille dont il est exclu.

Le choix de la lettre révèle sa difficulté à communiquer directement avec les siens, notamment avec sa femme. D'ailleurs, cette lettre est censée être lue après sa mort : cela indique que, dans le temps présent, tout dialogue avec eux lui est impossible.

La solitude du narrateur est intensifiée par les expressions collectives qui désignent la famille (« au complet », l. 12 ; « des jeunes femmes », l. 12 ; « de couples », l. 27) et par la fréquence des pluriels. Les adjectifs démonstratifs suggèrent la distance et le mépris du narrateur pour son entourage (« cette meute familiale », l. 12 ; « cette offensive », l. 11).

Le motif de la porte prend une valeur symbolique : les « portes [qui] se ferment » « une à une » concrétisent non pas le lieu de passage mais l'impossibilité de toute vraie communication ; elles ne servent qu'à épier (« m'épianant ») ou à exclure.

La métaphore filée de la guerre intestine traverse tout le texte : les notions de guerre et d'ennemis sont amenées par les expressions « je me dépouille » et « me dépouiller » (l. 3 et 11), « offensive » (l. 11). La métaphore culmine dans une dernière phrase en point d'orgue : elle combine le parallélisme (« Tu / ennemie », « mes enfants / à l'ennemi ») et un fort contraste implicite entre le « tu » de l'intimité et les mots affectifs « mes enfants » d'une part, et les mots « ennemie » et « ennemi » d'autre part. La guerre est déclarée, et la femme du narrateur en est la responsable.

3. Un être animé par la haine et la vengeance

Cet isolement fait naître en lui des sentiments hostiles et redoutables.

Il avoue la « haine dans [son] cœur » (l. 7-8). Les images empruntées au domaine des forces naturelles en indiquent l'intensité : la métaphore filée « ce mouvement de marée » (prolongée par « tantôt elle s'éloigne... Puis elle revient » et « ce flot bourbeux ») en révèle la puissance, la récurrence inexorable et la sordidité.

Cette haine lui inspire son obsession de la vengeance : elle consiste à déshériter les siens (« qu'il ne vous en restât rien », l. 5). Elle est réfléchie et préméditée, comme l'indiquent l'expression « dispositions [...] prises » (l. 4-5) et la vente des titres. Elle est aussi sournoise : « je t'ai laissé entendre que j'avais renoncé à cette vengeance » (l. 4-5) implique qu'il y a eu stratagème de sa part. Les termes métaphoriques « qui me recouvre » (l. 9) ou les mots intensifs comme « obsédé [par la vision] » trahissent la force de ces passions qui le rongent.

Louis ne trouve refuge ni dans le passé avec ces « années affreuses » ni dans le futur dont l'idée lui est « insupportable » tant il lui paraît noir.

4. Un être qui « sent » et « voit »

Comme Louis ne peut communiquer par la parole, ses sens prédominent. C'est par eux qu'il capte les intentions de son entourage. Ainsi, par son intuition, il reconstitue la scène derrière la porte fermée, y compris les dialogues, comme s'il y assistait. Le recours au présent rend la scène plus vraie, d'autant plus angoissante qu'elle est nocturne (« Dans la nuit de Pâques », l. 33). La mention de Pâques prend alors une valeur symbolique : cette fête religieuse suggère implicitement la notion de résurrection.

Cette nuit-là, tous ses sens sont en éveil. Il rend compte de ses sensations auditives, bien qu'il soit presque « sourd » : « vous parlez » (l. 24), « j'entends » (l. 23), « chuchotant » (l. 23), « je reconnais le fausset » (l. 26), etc. Puis les notations visuelles (« je vois la lueur », l. 25) et presque tactiles (« tu t'approches », l. 28-29) prennent le relais.

Ses aptitudes de visionnaire s'étendent à l'avenir : il a la « vision », très nette, des dissensions féroces futures entre les héritiers, qui s'épanouit en un tableau presque épique (« les uns contre les autres », l. 14 ; « comme des chiens autour... », l. 15). Le futur de certitude (« jetteront », « battez ») donne à cette vision une réalité saisissante.

[Transition] Le portrait de Louis qui se dégage de cette lettre inspire au lecteur de l'effroi, plus peut-être que de la pitié.

II. Le portrait sans complaisance d'une famille bourgeoise

Mais c'est l'attitude de la famille de Louis qui explique les raisons de l'exécration haineuse qui l'anime. Il en dresse en effet un portrait sans complaisance.

1. Une famille cupide dressée contre le père

La soif de l'argent, l'intérêt au gain, la cupidité égoïste régissent les relations dans cette famille : elle veut « jouir » de l'argent de Louis qu'elle a tenté de « dépouiller ». Le mot « profit » dans l'expression « au profit de [votre Phili] » (l. 11) prend son sens concret et financier.

La famille perçoit le mari et le père comme un gêneur qui fait obstacle à la « jouissance » de posséder et elle n'attend que sa mort pour profiter de « l'argent », des « terres » et des « titres ». Louis est l'ennemi contre lequel on tente des « offensive[s] ».

2. Un « nœud de vipères » qui fait bloc, mais prêt à se déchirer

Par les images assez dégradantes de la « meute [...] assise en rond », du « troupeau », des « chiens » qui désignent la famille, Mauriac souligne son animalité sauvage et l'unité de ce « bloc inentamable », « groupe serré » solidaire contre cet individu gênant.

Dans ce « nœud de vipères », c'est la femme de Louis qui a levé cette armée d'« ennemis », en suscitant les désertions (« mes enfants sont passés à l'ennemi », l. 36), qui mène le jeu, est à l'affût de tout (« Tu t'approches de ma porte ; tu écoutes ; tu regardes par la serrure », l. 28-29), et enfin qui donne ses directives (« tu dois leur souffler », l. 30).

Mais c'est une fausse cohésion : le vocabulaire de la rivalité (« vous vous battez », l. 15 ; « vous jetteront les uns contre les autres », l. 14) dresse le tableau d'une famille prête à s'entredéchirer dès que disparaîtra la raison de leur alliance. En effet, cette famille se complaît dans l'hypocrisie. Chacun épie l'autre et dissimule dans un climat feutré : les rires sont

« étouffés », les femmes « gloussent » ; ils ne parlent pas, ils « chuchot[ent] » ou ils « souffle[nt] » ; ils ne marchent pas, ils « s'éloignent sur leurs pointes ».

3. La caricature satirique qui trahit une vision du monde pessimiste

Cette peinture effrayante du milieu familial prend par endroits le ton de la satire : la description des manœuvres du groupe caché derrière la porte qui regarde par la serrure et se fait « gronder », le rythme des phrases avec les pauses calquées sur les arrêts des personnages dans l'escalier en font un portrait caricatural et grotesque. Parmi ces marionnettes se détachent la figure minable de Phili avec sa voix de « fausset » qui « mue » et les femmes transformées en poules qui gloussent. Les autres animalisations – « troupeau », « chiens » – contribuent à cet effet de caricature.

Cette dérision tente de dédramatiser la situation, mais elle cache mal une vision particulièrement pessimiste de la famille et du monde : pas d'amour mais des convergences d'intérêts, pas de respect pour le « père » ni de solidarité, pas de communication possible mais une « haine » contre nature (« La plupart des pères sont aimés », constate Louis).

Conclusion

[Synthèse] En choisissant pour son roman la forme atypique de la lettre-journal, Mauriac permet au lecteur d'entrer dans l'intimité de ce qui se cache d'ordinaire au monde et ne transparait pas, ces secrets des « foyers clos » et « portes refermées » que déteste Gide. [Ouverture] Le roman joue donc pleinement ici le rôle que Mauriac lui assigne dans *Le Romancier et ses personnages* : « Le monde des héros de roman vit [...] dans une autre étoile, l'étoile où les êtres humains s'expliquent, se confient, s'analysent la plume à la main, [...] cernent leurs sentiments confus et indistincts d'un trait appuyé, les isolent de l'immense contexte vivant et les observent au microscope ».

V. Corrigé de la dissertation :

En quoi les situations qu'on trouve dans les œuvres littéraires peuvent-elles intéresser le lecteur et nourrir sa réflexion sur la condition de l'homme ? Vous répondrez à cette question en un développement argumenté et en vous appuyant sur des références aux textes du corpus, aux œuvres étudiées pendant l'année et à vos lectures personnelles.

a. Trois critères principaux d'évaluation (l'intelligence du propos et l'effort d'écriture étant les premiers de tous) :

- Une analyse bien centrée sur la commande du sujet et une problématique à partir de ses mots clés.
- Une évaluation correcte de la complexité de l'articulation plaire / argumenter à partir d'exemples pertinents (et pas seulement ceux du corpus)
- Une composition claire...

Pour problématiser et élaborer un plan de dissertation. Quel que soit le sujet (et la méthode est sans doute adaptable à d'autres domaines) on pourra se poser trois questions :

Nature ? Quel sens ont les mots clés du sujet, comment peut-on les définir ?

Portée ? Montrer la richesse de la question posée, dans des situations les plus variées possibles.

Limites ? D'autres points de vue sont possibles, plus critiques, plus ouverts.



b. Un art rhétorique, un art savant, un peu de latin : inventio, dispositio, élocutio, memoria

Quoi inventer ? Comment s'exprimer ? De quoi se souvenir pour nourrir sa réflexion ? Nous vous proposons un exercice à partir des citations préparées pour les Boréales et la venue d'Audur Ada Olafsdottir.

A partir des onze citations suivantes : quelles sont celles que je peux réutiliser, citer, reformuler, mettre en lien avec ce sujet ? Cf. aussi le document distribué, à relire dans cette perspective pour une recherche complémentaire.



1. Nous voulons être les poètes de notre vie et d'abord dans les choses les plus modestes et les plus quotidiennes. Nietzsche, *Le Gai savoir* [citation épigraphe]
2. Regarder en face ce monde truffé d'éclats de verre et admettre qu'une souffrance profonde aiguise la perception et donne de la valeur à l'existence.
On s'efforce tout le temps de dissimuler la cruauté du monde derrière la quête de la beauté. p. 72
3. Tu n'es pas la première à te demander quel est le pouvoir des mots face aux passions humaines. Les écrivains en savent quelque chose. p. 136

4. Ce qui m'a sauvée, ça a été de penser hors des sentiers battus. Au lieu de me morfondre en m'apitoyant sur moi-même quand on me martyrisait, je me suis mise aussitôt à transformer en conte la réalité de ces moments. p. 178
5. [La vie se résume à attendre et on sous estime la valeur de l'ennui dans la société contemporaine. ... Le vide de l'ennui recèle d'innombrables possibilités et engendre des créations remarquables.] p. 180
6. L'homme tourmenté est en quête de beauté. p. 180
7. [La souffrance alliée au désir est à la base de toute créativité.] p. 180
8. L'écrivain est une sorte de corbeau en quête de verroterie. p. 212
9. Je ne suis plus sûre de pouvoir porter la responsabilité des mots. p. 232
10. Tout n'est pas vrai dans son journal, les faits qu'il rapporte ne se sont pas produits ainsi dans la réalité. Ses journaux intimes peignent ses pensées, ses rêves et même ses obsessions, pas la vérité. Pour Albert, ce qui n'a pas eu lieu avait autant de réalité que la réalité elle-même. p. 318
11. Les conditions rêvées pour un écrivain sont un ciel chargé et une mer lourde. p. 329

b. Un exemple de copie avec quelques allongails * [ci-dessous entre crochets : vous en interrogerez la nature].

Allongail : C'est Montaigne lui-même qui utilisa ce mot dans *Les Essais*, successivement parus en 1581, puis en 1588 dans une version augmentée (allongée donc) par Montaigne, puis en 1595 après sa mort à partir des annotations qu'il avait faites à son exemplaire de travail. « Laisse Lecteur courir encore ce coup d'essay, et ce troisieme allongail, du reste des pieces de ma peinture. J'adjouste, mais je ne corrige pas. [...] *Essais, livre III*, chap. IX, "De la vanité"

Les œuvres littéraires sont propices à la réflexion, et au débat. [Nous le savons.] Elles sont porteuses, [tout au long de l'histoire] d'idées, d'arguments qui dénoncent. La question du genre humain est une partie essentielle de la littérature engagée, et, à travers toutes ces œuvres, les écrivains font apparaître leur point de vue et exposent leurs arguments au lecteur. C'est pourquoi les auteurs des livres purent influencer, [faire penser, faire agir]. Nous nous demanderons en quoi les situations présentes dans les œuvres littéraires peuvent intéresser le lecteur et nourrir sa réflexion sur la condition de l'homme. Pour cela nous étudierons dans un premier temps les œuvres littéraires propices à cette réflexion puis nous observerons leur impact sur le lecteur.

En effet, il existe bon nombre d'œuvres littéraires et toutes n'ont pas pour but principal la réflexion [et un contexte de l'histoire qui puisse mettre en question l'idée du genre humain]. [Prenons tout de suite un exemple :] *Médée* de Corneille (1635) n'a pas pour objectif principal d'affirmer le point de vue sur la condition humaine de l'écrivain. Mais cette tragédie permet une réflexion : Médée a commis des meurtres, des atrocités pour Jason qui l'a trahie. Aux yeux de l'humanité Médée peut être apparentée à un monstre mais peut susciter une sorte de pitié qui permet une réflexion. [C'est le propre de la tragédie et du théâtre que de permettre cette catharsis, cet exutoire]. [Dans un autre genre et un autre siècle], le roman *Le Nœud de vipères* de François Mauriac présente un contexte familial du personnage qui peut nourrir le questionnement sur la condition humaine, en montrant des aspects peu nobles du genre humain. La métaphore du "mouvement de marée" qui représente la haine dans son cœur montre que le personnage est partagé sur la condition humaine : tantôt il accepte la haine [et l'esprit de vengeance], tantôt il n'en éprouve plus. [A un autre endroit du roman, l'expression] "Cette meute familiale" désigne et connote le côté bestial de l'humain dans ses retranchements et ses pulsions les plus sombres. Et ce questionnement n'est apporté que par le contexte de l'œuvre, [sa force interne, celle de ses personnages et l'art du romancier, explorateur d'âmes].

Ce contexte de l'œuvre a une place : ce sont avant tout les personnages qui sont au cœur de la condition humaine. Ils permettent à l'auteur de dénoncer, de présenter les différentes facettes de l'humanité, ou du mal, et d'exposer des arguments. Dans *La Controverse de Valladolid* de Jean-Claude Carrière, les deux personnages débattent pour savoir si les Indiens ont une âme. Bartolomé de Las Casas est l'un des hommes présents dans le débat représenté. Il est une figure de l'espoir, il défend des valeurs et par là, au nom du peuple indien, et malgré l'autre personnage présent [(Sépulvéda, qui lui apporte la contradiction)] le débat représente bien [les vertus et] les vices de la société. Cette scène est une belle représentation de l'importance des personnages dans une œuvre littéraire. Toutes ces œuvres sont écrites par des écrivains, faisant passer des idéologies. Les écrits engagés permettent d'autant plus la réflexion qu'ils expriment leurs idées [avec art]. C'est à Victor Hugo bien sûr, grand écrivain engagé politiquement, [que nous pensons alors]. Il prend position dans ses œuvres, et notamment *Les Misérables*, [roman paru sous le second empire, en 1862] car il trace le parcours de Jean Valjean, ancien bagnard

sur la voie de la rédemption. [Pour ce qui concerne Javert, son éternel adversaire,] on peut observer une métaphore : « Il voyait devant lui deux routes » qui désigne les choix de la vie. [Et le roman est très clair :] l'auteur exprime son espoir envers l'humanité et nous fait prendre conscience de l'importance des choix moraux grâce à une autre métaphore : « la destinée a de certaines extrémités à pic sur l'impossible et au-delà desquelles la vie n'est plus qu'un précipice » ce qui signifie qu'après avoir certains choix on ne peut plus revenir en arrière.

Les efforts effectués par les écrivains pour faire valoir leurs idées sont donc évidents. En quoi les lecteurs alors peuvent-ils effectuer ce travail de réflexion ?

Les lecteurs effectuent un travail de réflexion à travers des œuvres littéraires, notamment du fait que les textes présentent souvent des sens cachés. Ainsi le texte de Montesquieu sur l'esclavage des noirs nécessite de faire appel à la raison du lecteur, qui doit interpréter les signaux d'ironie, et c'est bien là pour lui une réflexion très active sur la condition de l'homme. Cette réflexion sur la condition de l'homme est présente dans tous les textes : le lecteur peut avoir de la pitié, de l'indifférence ou être indigné contre un personnage des œuvres littéraires. Dans *Le Misanthrope* de Molière par exemple, il fait une description péjorative de l'homme jugé. Le lecteur alors peut se questionner, chercher les arguments, [remettre en cause cette vision pessimiste de la condition de l'homme.] On peut observer un oxymore dans le texte de Molière : « un franc scélérat » qui désigne un homme peu scrupuleux et qui ne s'en cache pas. [L'indignation du personnage peut donc être la nôtre.]

Pour qu'une œuvre littéraire soit comprise et qu'elle puisse [toucher, voire] affecter le lecteur il faut que celui-ci soit un minimum intelligent pour pouvoir percevoir les idées qui découlent du texte ou alors qu'il remette en question la condition de l'homme lui-même sans que le texte l'ait incité à le faire. L'argumentation doit par conséquent être très habile pour faire naître cette réflexion chez le plus de personnes possibles.

Pour que les œuvres littéraires puissent faire naître une réflexion, il faut d'une part un contexte précis, [d'autre part] des personnages permettant cette réflexion sur la condition de l'homme. Il faut aussi que le lecteur puisse percevoir les arguments énoncés par l'écrivain pour se forger une réflexion [originale et personnelle].

VI. Autour du sujet

1. Questions fréquemment posées : bilan de quatre bacs blancs et perspectives pour le prochain.

La question de corpus.

Comment préparer la question de corpus ?

Elle doit nécessairement prendre en compte l'ensemble des documents, n'en oublier aucun, les comparer.

La dynamique points communs / différences, ne peut à elle seule tenir lieu de plan. Elle est parfois tout de même être un bon moyen d'avancer assez vite dans la réflexion.

Pourquoi faut-il faire une brève introduction et l'annonce d'un plan pour la question de synthèse sur le corpus ?

D'abord pour rassurer le lecteur / professeur sur votre lucidité : vous avez bien pris la mesure du corpus.

Ensuite pour assurer l'organisation de votre réponse, c'est un bilan comparatif orienté.

Comment la conclure ?

Prenons un exemple : « Les styles sont différents mais permettent tout de même la compréhension des textes et de ressentir le message principal de chaque extrait. ». Certes... mais une conclusion, quoique très artificielle la plupart du temps, doit s'efforcer d'éviter les généralités trop creuses. Préférer la sobriété de l'exemple n° 1 ci-dessus : « La forme de l'argumentation dans un texte peut donc en changer profondément la nature. ». Ou bien ce résumé assez clair de l'option prise dans la réponse qui précède pour l'exemple n° 2 : « Comprendons donc qu'à travers ces trois textes et ces différentes argumentations, trois auteurs nous font percevoir la haine que certains individus peuvent avoir envers le genre humain, avec ou sans espoir d'apaisement. »

Quelle est la « mesure » exacte des réponses aux questions qui portent sur le corpus ?

Entre une page (minimum) et deux (maximum). Il importe que le correcteur puisse constater un véritable effort de recherche et d'écriture d'une part, une capacité de synthèse de ce qui est essentiel d'autre part. La longueur excessive de certaines réponses témoigne d'un bon travail de recherche, mais elle pénalise surtout

en matière de gestion du temps : vous n'aurez que quatre heures pour mener à bien l'ensemble du devoir, et les questions ne « rapportent » que 4 points !

Pourquoi faut-il citer les textes à l'appui de vos réponses ?

Il s'agit en quelque sorte d'une double preuve : vous avez attentivement lu les textes et avez su en dégager l'essentiel, et votre analyse est pertinente précisément parce que ces éléments-là ont été repérés. Ne pas citer équivaut à tenir un discours abstrait, généralisant, loin des textes. Vous les lirez dans la copie de référence.

Existe-t-il un lien entre les questions et les sujets d'écriture qui suivent ?

C'est souhaitable, et les meilleurs sujets préparent les sujets d'écriture par un travail de recherche préalable judicieux. Il peut être quasi explicite, et il peut arriver que la question de corpus vous suggère un axe d'étude pour le commentaire, une problématique pour le sujet de dissertation, comme ici à travers la réflexion sur les formes d'argumentation (et leur efficacité). Ce lien doit être construit, par exemple l'écriture d'invention réutilisera l'analyse des procédés repérés en comparant les textes (cf. les images référencées dans l'exemple n° 2) et en fera une adaptation pour nourrir la langue et l'argumentaire de Philinte.

La dissertation

Que doit-on trouver dans l'introduction d'une dissertation ?

Le sujet est situé dans son contexte [étape 1], la question ou la citation est rappelée ou expliquée [étape 2]. Vous énoncez clairement une problématique, c'est-à-dire un faisceau de questions qui montre l'importance de la question posée [étape 3] et vous annoncez clairement le plan que vous allez suivre [étape 4].

Quelle longueur doit faire une dissertation ?

Ce n'est pas, dans l'absolu, une affaire de longueur. Ce nonobstant, pour reprendre une critique faite à une copie : « votre propos est trop court pour avoir eu le temps de devenir intelligent », vous considérerez qu'en deçà de deux pages d'écriture, les exigences de développement d'une pensée organisée ne peuvent pas être satisfaites.

Sur quels exemples puis-je et dois-je m'appuyer dans ma dissertation ?

Insistons : ce sont ceux du corpus, « obligatoires » mais pas exclusifs, plus vos lectures scolaires de 1^{ère}, de 2^e ou du collège, plus mes lectures personnelles ! Une allusion du type titre + auteur seul n'est pas suffisante : il faut aller plus loin et évoquer des éléments de contenu. Vous lirez dans l'exemple de référence comment cela peut être présenté.

Combien faut-il d'exemples dans une dissertation ?

La pertinence l'emporte sur le nombre mais ils peuvent et doivent être nombreux, et pas seulement issus du corpus, mais aussi de vos lectures dans l'objet d'étude (J.C. Carrière, Las Casas, Montaigne, Montesquieu, Diderot, Victor Hugo, Maupassant, Voltaire, Mauriac et Molière : vous aviez plus de 10 exemples mobilisables pour cette dissertation).

Ils doivent être précis (Molière, *Le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet donnée devant le roi et la cour, 1666) et peuvent être valorisés de trois façons :

- un exemple approfondi, qui sert d'argument d'autorité littéraire (Molière ou Hugo sont parfaits pour cela) ;
- plusieurs exemples en facteur commun, par exemple ceux du DM n° 1, que vous pouviez rappeler ensemble.
- deux exemples divergents : romans du patrimoine (*Les Misérables*) et romans « meilleures ventes » d'aujourd'hui, littérature et récits plus faciles.

Y a-t-il une norme pour écrire une conclusion ?

On frôle souvent l'artifice et le formalisme desséché mais il s'agit de reprendre le cheminement de la pensée avec une autre formulation que les axes/thèmes de la copie, en plusieurs phrases et non une longue formulation alambiquée ! Il est souvent dit que la conclusion doit comporter une « ouverture » : c'est là aussi potentiellement très artificiel et sans rapport, mais on bonifiera le lien avec le texte ou l'auteur étudié si c'est expliqué clairement (sinon s'abstenir !) ou avec des idées personnelles nettement exprimées.

Doit-on faire, pour la dissertation, faire un plan en trois parties ?

Une tradition à la fois scolaire et philosophique veut que le plan en trois parties, parfois dialectique (thèse, antithèse, synthèse) soit le meilleur moyen d'examiner un problème, ou un texte, de manière suffisamment complexe. En utilisant une image musicale, on pourrait dire que le rythme ternaire est une cadence conceptuelle, qu'il est un tempo naturel de la pensée. Trois parties pour la dissertation, trois thèmes d'études

pour chaque partie, trois paragraphes dans chaque thème d'étude, trois arguments pour chaque paragraphe... Vous voilà prévenus !

De la même manière, pour les plus forts d'entre vous, s'obliger à concevoir un plan en trois parties permet parfois d'écrire un commentaire un peu plus fouillé, de dépasser le stade des relevés les plus évidents, d'enrichir le parcours de lecture proposé par le sujet.

Nos expériences de correcteur prouvent toutefois que les plans en deux parties clairement en progression l'une par rapport à l'autre, sont majoritaires. Pour mieux juger des ressources de ce type de plan, vous comparerez les différents corrigés que vous avez pu recevoir cette année...

Un plan dialectique est-il nécessaire ?

Le plan académique thèse (dont on montre la validité, la **nature**) ≠ antithèse (qui en montre les **limites**, voire oppose un point de vue totalement différent) est proposé, et même attendu par de nombreux professeurs. Il peut être suivi d'une synthèse, qui montre la **portée**, au-delà des repères les plus évidents, de la question posée. Un plan explicatif est également possible qui s'appuie sur les éléments suivants : une explication puis une discussion du point de vue exprimé dans un plan qui peut être en deux parties mais qui souligne clairement la progression de votre propos. Dans tous les cas ce sont les éléments de contenus (et non de forme) qui sont essentiels. Vous vous efforcerez néanmoins de renforcer de votre plan par des alinéas pertinents et une présentation aérée, par des transitions entre chaque partie (nous venons de... nous allons désormais nous demander si...).

Chaque paragraphe suit une idée directrice, un argument dominant assorti d'exemples pour lesquels, je vous le rappelle, vous avez trois stratégies de présentation : un exemple majeur développé, plusieurs exemples convergents en facteur commun, deux exemples divergents ou différents permettant de nuancer le propos.

Les connecteurs logiques adéquats : d'abord... de plus... aussi... ensuite... ou bien... et... néanmoins... toutefois... ce nonobstant... malgré... enfin... soulignent la cohérence et la progression de vos analyses.

L'écriture d'invention

Quels sont les critères d'évaluation de l'écriture d'invention ?

En voici sept, généraux, adaptables à tout type de sujet : effort manifeste d'écriture, cohérence et progression du propos, élégance et inventivité du style, habileté du pastiche, respect du sujet (par exemple une "suite" de texte), ambition et caractère soutenu du lexique, maîtrise de la syntaxe (préférer la phrase courte, imiter des maquettes syntaxiques repérées dans le ou les texte(s) source).



Pour éviter de reprendre des citations telles quelles, trop visibles et peu créatives, usez de mots de la même famille, de synonymes et de contraires du même registre par exemple : haine / haïr / haïssable / haineux ≠ amour / adoration / adorer / apprécier, ou vertu / vertueux ≠ vice / vicieux...).

Quelles précautions dois-je prendre pour aborder le sujet d'invention ?

Vous lirez attentivement le chapitre consacré à ce type de sujet. Une analyse sérieuse du sujet doit vous amener à faire la liste des contraintes d'écriture explicites **et implicites** : ce « cahier des charges » est à écrire, il est stylistique (imiter Molière... mais en prose, voire reprendre quelques expressions choisies), générique (le théâtre du XVIIe siècle), thématique (une réponse à un discours misanthrope), lexical (un registre adéquat, surtout pas trop familier).

Y a-t-il une typologie des sujets d'écriture d'invention ?

Rappelons le Bulletin Officiel n° 46 du 14 décembre 2006, qui les définit :

<http://www.education.gouv.fr/bo/2006/46/MENE0602948N.htm>

<p>Elle peut prendre des formes variées. Elle peut s'exercer dans un cadre argumentatif :</p> <ul style="list-style-type: none">- article (éditorial, article polémique, article critique, droit de réponse...);- lettre (correspondance avec un destinataire défini dans le libellé du sujet, lettre destinée au courrier des lecteurs, lettre ouverte, lettre fictive d'un des personnages présents dans un des textes du corpus, etc.);- monologue délibératif; dialogue (y compris théâtral); discours devant une assemblée;- récit à visée argumentative (fable, apologue...).
--

Mais, lorsqu'elle concerne le genre narratif, elle peut s'appuyer sur des consignes impliquant les transformations suivantes :

- des transpositions : changements de genre, de registre, ou de point de vue ;
- ou des amplifications : insertion d'une description ou d'un dialogue dans un récit, poursuite d'un texte, développement d'une ellipse narrative...

Prenons l'exemple de celui que vous venez de traiter, que pourrait-il devenir ?

- Un dialogue entre Molière et un de ses contemporains sur la manière dont l'art théâtral permet, plus et mieux que tout autre, d'argumenter.
- Une réponse de Philinte à Alceste, mais sous forme de lettre, après qu'ils se sont quittés et qu'il a mûrement réfléchi.

Que faudrait-il faire alors pour traiter chacun d'eux ? Vous comprenez les exigences et l'ambition de ce type de sujet, qu'il ne faut surtout pas sous-estimer, parce qu'il faut s'adapter à chacune des situations demandées, aux types de discours tenus, être vraisemblable et toujours ambitieux.



Faites une petite revue des sujets d'invention « question de l'homme » dans les volumes d'Annales proposés dans le commerce, ou à cette adresse : <http://www.site-magister.com/sujets28.htm#ixzz3Daug17qQ>. Vous avez également à votre disposition le corrigé du bac blanc de l'an dernier

Pourquoi est-ce important de respecter un registre de langue... ?

Si la commande du sujet (cf. bac blanc n° 2, 2014, ou celui-ci) vous demande de poursuivre un texte, vous devez rester dans le même registre : un débat est par exemple déjà amorcé, vous avez déjà un lexique, des maquettes syntaxiques à imiter, une banque de mots à votre disposition. Vous devez donc impérativement rester dans le ton du texte source.

Quels sont les dangers du choix de l'écriture d'invention ?

Évitez que ce ne soit qu'un choix par défaut, voire un choix paresseux : trois répliques en guise de dialogue, une langue relâchée, aucune recherche de création à partir du corpus, qui est aussi important pour ce sujet que pour les autres.

Mesurez les contraintes (généralement implicites, malheureusement) et la nature de la commande : écrivez, nous insistons, un « cahier des charges » quantitatif (deux pages d'écriture) et qualitatif : un genre d'écrit ambitieux, imité des plus belles écritures. Recherchez donc dans les textes source et dans vos entraînements de l'année des maquettes syntaxiques, des périodes ou formules, des figures que vous pourrez reprendre ou imiter.

Commentaire

Un plan en trois parties est-il obligatoire pour le commentaire ?

Il faut assurer la progression du propos. On le fait quelquefois mieux en s'appuyant sur la complexité du rythme ternaire, mais il n'est écrit nulle part qu'un plan de commentaire doit absolument se dérouler en trois temps. L'essentiel est l'efficacité d'une construction explicite, soulignée, la pertinence de l'interprétation. Cf. ci-dessus les 10 propositions de plan, en deux parties...

Faut-il faire un relevé systématique des figures de style pour le commentaire ?

Certains l'ont fait, et bien, de même que le relevé du champ lexical de l'argent ou de la haine (la notion de champ lexical n'étant ni une figure ni un procédé rappelons-le) mais ce n'est là qu'un travail préparatoire au commentaire.



Vous lirez dans les exemples du devoir la manière dont les figures (notez-les d'un *) sont repérées, valorisées et interprétées.

Pourquoi regrouper les remarques autour de centres d'intérêt ? Une série de remarques linéaires ne peut-elle faire un bon commentaire ?

Il s'agit d'éviter un défaut majeur : la succession de petites remarques, au fil du texte, sans logique d'analyse qui mette en relation les thèmes (la famille, l'argent) : « ... », les effets soulignés de destination dans cette lettre « ... » et le dilemme du personnage : « ... ». Le travail de repérage préalable, ligne à ligne, est nécessaire au brouillon, pour préparer le commentaire, mais il est orienté ensuite par des axes d'étude et des

regroupements logiques qui rendront votre analyse beaucoup plus « dynamique ». On se référera bien sûr aux exemples donnés pour prendre bien conscience de ce mode d'organisation et d'écriture, et notamment au texte en couleur proposé en ouverture de corrigé. Vous avez dans ce corrigé une page entière d'exemples de plans qui illustrent cette logique.

A l'oral, de la même manière, vous orienterez clairement votre étude à partir de la question qui vous est posée, et d'un « plan d'étude » qui en organise clairement la réponse.

Pourquoi faut-il être très attentif au paratexte, et notamment au petit texte en italiques qui résume la situation avant l'extrait de la pièce ?

Parce que... comme vous l'avez lu pour ce bac blanc :

[Dans ce roman l'auteur brosse le portrait d'une bourgeoisie de province cupide et intéressée. Ce passage est extrait de la longue lettre que Louis, le personnage principal, adresse à son épouse.]

De telles indications (ce qu'on appelle le « paratexte »), très synthétiques nous donnent tous les renseignements essentiels sur les personnages, leur relation, le contexte, ce qui vient de se passer. Ne pas les lire expose à des erreurs d'interprétation, des contresens. Vigilance donc dans la lecture des consignes, là comme ailleurs.

Pour l'introduction du commentaire (ter repetita) doit-on suivre une norme ? Pourquoi est-ce nécessaire d'en écrire une ? Ou pouvez-vous nous donner des repères de méthode ?

Il n'y pas de norme absolue, et il n'est pas sûr que les professeurs soient d'accord sur leurs attentes en cette matière. Nous vous proposons quelques repères :

Vous devez préciser, ou rappeler l'auteur, le titre de l'œuvre, le genre littéraire auquel elle appartient, et sa date de première publication (ou de première présentation au théâtre).

Vous avez (en STMG par exemple) un « parcours de lecture » qui oriente votre travail : il sera cité, reformulé et justifié dans l'introduction. Pour ce sujet, c'était celui-ci :

Vous commenterez le texte de François Mauriac en vous aidant des parcours de lecture suivant.

- a) Montrez comment Louis fait ressortir sa solitude face à sa famille.
- b) Montrez quelle image Louis donne de sa famille dans cette lettre.

Vous vous référerez aux exemples proposés dans les corrigés pour interioriser une bonne fois pour toutes cette « norme » minimale.

Quel bilan des procédés que nous avons vus depuis le début de l'année ? Pouvons nous les utiliser, créer nous-mêmes de telles figures ?

Argument ad hominem, syllogisme, anaphore, épiphore, question rhétorique, interro négative, récit témoignage pour preuve, antithèses et hyperboles, métaphores (cf. Hugo), oxymore, ironie (à utiliser avec mesure, l'affaire est périlleuse), sentences...



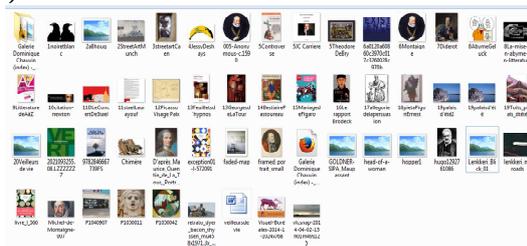
à compléter :

Qu'appelle-t-on "chemin de citations" ?

Cette métaphore, que vous utiliserez aussi pour le commentaire, ou, avec de nécessaires adaptations, pour l'écriture d'invention, désigne simplement (cf. le texte de la page 1) les différents itinéraires que vous emprunterez pour analyser le texte, les « arrêts » sur mot, ou sur phrase, que vous ferez. Le texte est, étymologiquement, un tissu dont parfois, il s'agit de compter patiemment les mailles.

2. Histoire des arts : notre musée imaginaire, passé, présent et à venir.

Visite guidée, avec quelques ajouts.



VII. Chronique encyclopédique, orthographique, syntaxique et lexicale

VII.1. Chronique encyclopédique (pour votre culture générale).

Le Nœud de vipères : un auteur, un titre, un roman.



Couverture de l'édition de poche, 1962

Au commencement était la haine

Louis, grand bourgeois, avocat d'affaires et d'assises, est atteint d'une angine de poitrine qui le condamne. Il va confier, dans une lettre adressée à son épouse Isa, le progrès de la haine qu'elle lui inspire. Cette explication en forme de règlement de comptes n'est, en principe, destinée à n'être lue qu'après la mort du riche chef de famille. C'est par elle qu'Isa devra apprendre la haine qu'elle inspire à Louis : l'aveu qu'elle lui a fait d'un amour passé a suffi à tout transformer en mariage d'intérêt. Par un retour dans le passé, Mauriac vient mettre en lumière la conscience du présent. L'amour a existé, il a même scellé une union d'abord heureuse, mais la confession d'Isa a délité toute promesse de bonheur. Louis vit reclus, au sein d'une famille vénale qui convoite sa fortune, il prend en haine la religion de sa femme et seule la présence de quelques êtres parvient à l'apaiser [...]

Source : Claude-Henry du BORD, « LE NŒUD DE VIPÈRES, livre de François Mauriac », *Encyclopædia Universalis* [en ligne], consulté le 25 novembre 2014.

URL : <http://www.universalis.fr/encyclopedie/le-noeud-de-viperes/>

Nous vous rappelons que cette encyclopédie, accessible sur abonnement en ligne ou sous forme de DVD, connaît des difficultés. Elle est pourtant, scientifiquement, une référence. Chaque article est signé d'un spécialiste universitaire reconnu, et dans tous les domaines de la connaissance : arts, sciences, littérature. Lire par exemple cet article à ce sujet :

http://www.lemonde.fr/economie/article/2014/11/22/universalis-en-depot-de-bilan_4527730_3234.html

Un autre lien possible pour *Le Nœud de vipères* : <http://www.bigmammy.fr/archives/2012/09/21/25144555.html>

Lu dans une copie : « Depuis plusieurs millénaires, les humains lisent des livres. ». Ce n'est pas exact. Découvrez par exemple l'histoire du livre dans ces trois références :

- Michel Degoulet et François Moutappa (dir), *Littérature et société*, Hachette éducation, 2013, p. 50 et 57 (cf. dans ce manuel, disponible au CDI, « Des tablettes d'argile à l'écran numérique : l'aventure du livre et de l'écrit », p. 48-82).

- Sophie Cassagnes-Brouquet, *La Passion du livre au Moyen Âge*, éditions Ouest-France, 126 p.

- Une ressource à consulter : <http://classes.bnf.fr/dossier/> pour le dossier « L'aventure des écritures » :



Les « Philosophes »

Au XVIII^e siècle, ce mot désigne :

- non des penseurs réfléchissant ou écrivant sur des questions de morale ou de métaphysique...
- mais l'ensemble des écrivains du siècle qui, malgré leur diversité de vues et leurs querelles, considèrent leur plume comme *une arme au service périlleux des « lumières » et de la liberté.*

• Les philosophes sont

contre	pour
<ul style="list-style-type: none">- l'autorité- l'ignorance- l'intolérance- la superstition (les religions)- les abus	<ul style="list-style-type: none">- le fait, l'expérience, l'observation- la vulgarisation des sciences- la tolérance- le progrès- des réformes : politiques sociales économiques judiciaires

• La littérature change de caractère

elle était	elle devient
<ul style="list-style-type: none">- un art- un lent travail- enracinée dans la culture gréco-latine	<ul style="list-style-type: none">- une arme- une conversation- moderne, européenne, cosmopolite

• Le public s'est étendu

XVII ^e siècle	XVIII ^e siècle
Versailles La Cour Salons littéraires	Paris La « Ville » Cafés (<i>Procope...</i>) Clubs (<i>Entresol...</i>) Salons philosophiques (Mme Geoffrin, Mme Du Deffand...) La presse

Les ennemis des « philosophes »

- Le pouvoir : gouvernements et ministres.
- Le pouvoir religieux : la Faculté de théologie : la Sorbonne.
- Le ministère de la censure : « la librairie » (mais protection discrète de M. de Malessherbes).
- Les sectes religieuses : Jésuites et Jansénistes

L'année 1757 voit paraître un cruel édit (galères pour les auteurs, imprimeurs, colporteurs de textes interdits) tandis que des écrivains luttent contre les philosophes (Fréron, Palissot, Gilbert, Moreau...)

Source : Louis Lasseur et Guy Talon, *Français BEP*, >Foucher, 1983.

Excursion grecque et latine. Quelques figures mythiques ou allégoriques.

1. La vengeance.

Némésis

Déesse grecque. Fille de la Nuit, elle est la personnification de la vengeance divine qui s'exerce contre les hommes cherchant à échapper à leur destin.

Les Érinyes ou les Érinnys (grec *Erinues*)

Déeses grecques de la Vengeance et du Châtiment (Alecto, Tisiphoné et Mégère), les *Furies* de la mythologie romaine. On les appelait, par antiphrase, les « Euménides » (les Bienveillantes) pour conjurer leurs maléfices. Elles sont représentées comme des monstres avec des serpents enroulés autour des mains et des cheveux.

Source : encyclopédie Larousse.

2. La vie, la mort, le destin.

Les « sœurs filandières » :

Les **Parques** sont les divinités du destin, elles sont la transposition latine des **Moires** grecques, elles étaient trois : **Clotho** fabrique le fil de la vie, file les jours et les événements de la vie, **Lachésis** enroule ou déroule ce même fil, et tire les sorts, **Atropos** coupe avec ses ciseaux le fil de la vie.

Chez les Romains les Parques (appelées aussi *Tria Fata*) se nommaient *Nona*, *Decima* et *Morta*. Elles présidaient à la naissance, au mariage et à la mort.

Les **Parques** sont le symbole de l'évolution de l'univers, du changement nécessaire qui commande aux rythmes de la vie et qui impose l'existence et la fatalité de la mort. Arracher un homme ou un héros à la mort (ou si l'on veut, en termes mythologiques, le faire remonter des Enfers) n'est possible que dans des cas exceptionnels et toujours en échange de quelque chose d'autre. En effet les **Parques** sont aussi inflexibles que le destin ; elles incarnent une loi que même les dieux ne peuvent transgresser sans mettre l'ordre du monde en péril.

Les poètes de l'Antiquité représentaient les Parques comme des divinités infernales, à l'aspect de vieilles femmes, tantôt filant toutes trois, tantôt portant un sceptre et une couronne d'or ; elles étaient décrites avec le visage noir, des dents meurtrières et des ongles crochus comme des griffes. Les artistes, au contraire, les représentaient le plus souvent comme des jeunes filles à l'aspect austère : Clotho tenant sa quenouille, Lachésis indiquant la destinée sur un globe, ou écrivant sur un rouleau, enfin Atropos portant un cadran solaire, une balance ou des ciseaux. Ces déesses étaient toujours des tisserandes, et La Fontaine, par exemple, utilise plusieurs fois dans ses fables l'expression « sœurs filandières ».

Synthèse d'après plusieurs sources, dont l'encyclopédie Larousse.

Vers le bac blanc n° 3 : « Le vert au théâtre »

De nombreuses superstitions existent au théâtre : on ne porte pas de vert sur un plateau, aucun objet ou costume, aucun élément de décor n'est de cette couleur. De même on ne prononce pas les mots corde, rideau, marteau ou vendredi, ni l'expression bonne chance (qui porte malheur). Au chapitre de ces superstitions théâtrales, on notera aussi celle qui est associée à la pièce de Shakespeare *Macbeth* : on dit qu'elle est maudite, aussi les acteurs évitent de la nommer pour conjurer le sort : ils disent « la pièce écossaise »... Pour ce qui est du vert, on trouve chez Michel Pastoureau, historien spécialiste des couleurs, une mise au point de chercheur très intéressante : « couleur chimiquement instable, le vert est en Occident symboliquement associé à tout ce qui est changeant. Ce faisant, il est tantôt pris en bonne, tantôt en mauvaise part. Si dans les pays d'Islam il est toujours positif - au paradis, les élus porteront des vêtements verts, semblables à ceux que portait Mahomet quand l'ange Gabriel lui est apparu - et si dans beaucoup de sociétés il est signe de vigueur, de santé ou de fertilité, ailleurs il passe pour porter malheur (par exemple, en Europe, au théâtre ou sur les bateaux) ou bien habille le corps des êtres étranges (génies, martiens) ou des créatures malfaisantes (le Diable et les démons). » (*Couleurs. Toutes les couleurs du monde en 350 photos*, Chêne, 2010, p. 97).

Deux chapitres concernent le théâtre dans l'ouvrage que ce même auteur vient de consacrer à cette couleur : Michel Pastoureau, *Vert, histoire d'une couleur*, Seuil, 2013, 238 p., p. 155-158, 159 et 163 (cf. document en ligne). En voici la conclusion :

Pour plusieurs poètes et romanciers contemporains [au XVIIe siècle] (Voiture, Scarron, Furetière) et pour les gens d'esprit, le vert est surtout malvenu, sinon ridicule : c'est la couleur des bourgeois enrichis, avides de s'élever sans connaître les usages du monde, ou bien des provinciaux ignorants et rustiques, cherchant maladroitement à imiter les modes de la capitale. En France, dans les années 1630-1680, mettre en scène au théâtre un personnage vêtu de vert, c'est souvent mettre en scène un héros insolite ou burlesque, et ce faisant provoquer le rire.

Un bel exemple, discret et subtil, nous en est fourni par la pièce de Molière *Le Misanthrope*, jouée pour la première fois en juin 1666 au théâtre du Palais-Royal. Alceste, le personnage principal, part en guerre contre la vie mondaine, la politesse hypocrite, les compromissions, les médisances, l'inconstance des sentiments et la médiocrité générale. À dire vrai, il semble détester l'humanité entière. Cela ne l'empêche pas de fréquenter le salon d'une coquette au cœur sec, Célimène, et de lui faire vainement la cour : il est à la fois pathétique et ridicule, à l'image de son costume que la pièce décrit à plusieurs reprises : gris orné de rubans verts.

Ces rubans ont fait couler beaucoup d'encre, et leur couleur a suscité de multiples interprétations. Certains exégètes[critiques] ont vu dans cet ornement un attribut nettement comique, soulignant pour le spectateur le caractère caricatural du personnage. Ils ont fait remarquer que chez Molière, la plupart des héros ridicules portent du vert dans leur costume : Monsieur Jourdain, bourgeois enrichi qui veut jouer à l'homme de qualité ; Monsieur de Pourceaugnac, paysan parvenu fourvoyé à Paris ; Argan, malade imaginaire qui cherche à marier sa fille à Thomas Diafoirus, médecin grotesque ; Sganarelle, médecin malgré lui, trompé par sa femme et battu par ses valets. Au vert ce dernier ajoute le jaune, portant ainsi sur scène la tenue traditionnelle des bouffons et des fous. Alceste, quant à lui, n'est pas vraiment bouffon ; la brusquerie de ses manières et l'intransigeance de ses jugements irritent plus qu'elles ne font rire, et ses simples rubans verts suffisent pour souligner son caractère singulier.

D'autres exégètes ont interprété le vert des rubans comme une couleur passée de mode. Alceste n'est pas vêtu au goût du jour mais comme on le faisait une ou deux générations plus tôt. Il est désuet non seulement dans ses manières et dans ses sentiments mais aussi dans son apparence : ses chances de séduire Célimène sont nulles. De fait, en 1666, date de création de la pièce, le vert n'est plus une couleur à la mode, ni chez les courtisans, ni chez les nobles de province, ni même chez les bourgeois. Il l'a sans doute été – timidement – dans les années 1620 ou 1630, mais ce n'est plus le cas. Porter du vert sur soi ne peut donc que faire sourire. À cette faute de goût chronologique, plusieurs critiques ont ajouté le discrédit social. Contrairement aux autres pièces de Molière, *Le Misanthrope* se passe en milieu noble. Plusieurs petits marquis fréquentent le salon de Célimène, et Alceste lui-même est un aristocrate. Or il porte une couleur roturière, ce qui est non seulement risible mais déplacé. Au XVIIe siècle, une simple touche de couleur suffit à dire qui l'on est, à quelle classe, rang, milieu ou religion on appartient. C'est vrai en France mais peut-être plus encore dans les pays voisins, l'Angleterre, l'Espagne, l'Italie, où le vert est non seulement une couleur roturière, mais plus encore une couleur paysanne.

Cette distinction sociale par la ou les couleurs se lit également dans les œuvres littéraires, et finit par former une sorte de code dont Molière s'est peut-être inspiré, parfois au plus près. Dans *Don Quichotte* de Cervantès, par exemple, le héros – bien plus déraisonnable et extravagant qu'Alceste – porte une armure à l'ancienne dont les différentes pièces sont attachées par des rubans verts : ces rubans sont non seulement incongrus mais impossibles à détacher ; d'où pour « le chevalier à la triste figure » l'obligation de passer la nuit dans une auberge entièrement revêtu de son armure.

Toutes ces interprétations de la couleur verte des rubans d'Alceste ont leur pertinence et, loin de s'exclure, se renforcent pour faire de notre misanthrope un personnage burlesque et troublant. Plus fragile, en revanche, me semble l'hypothèse, souvent avancée, qui voit dans le vert la couleur préférée de Molière. Plusieurs pièces de sa demeure parisienne auraient été tendues de vert, ses deux compagnes Madeleine puis Armande Béjart auraient possédé des robes vertes, et lui-même aurait voulu interpréter les rôles mentionnés plus haut (Monsieur Jourdain, Monsieur de Pourceaugnac, Sganarelle, etc.) en habit vert. Il serait même mort ainsi vêtu, le 17 février 1673, alors qu'il jouait le personnage d'Argan, le malade imaginaire. Certes. Mais est-ce suffisant pour justifier ces étranges rubans, devenus rapidement emblématiques d'un rôle, d'une œuvre, d'une couleur ? Je ne le pense pas, mais, évidemment, sur ce terrain des préférences, il est impossible d'être affirmatif.

Une légende tenace veut que Molière soit mort en scène vêtu de vert, jouant le rôle d'Argan dans *Le Malade imaginaire*. Cela n'est pas tout à fait vrai : s'il jouait bien Argan au moment de sa mort, Molière ne portait nullement un costume vert. C'est un autre rôle, celui d'Alceste dans *Le Misanthrope*, qui le conduisait à revêtir habituellement un habit vert, orné de ridicules rubans de même couleur.

VII.2. Chronique orthographique

- **Verbes en ap** : la plupart des verbes en ap... prennent deux p (apporter, applaudir, apprécier, appliquer, appauvrir, apposer, etc...) sauf : *apaiser, apercevoir, apitoyer, aplanir, aplatir, apostropher, apurer, apeurer*.



- **La formation du futur**, la conjugaison du verbe haïr. Quels usuels, quels ouvrages de référence consulter pour vérifier cela ?

- Qui connaît le projet Voltaire ?

- Gène et gêne, tache et tâche, notre / nôtre : et pourquoi donc les accents sont-ils importants ?

- Résumé de l'épisode précédent : un mot clé, pourquoi en était-il question ?

Je distinguerais ≠ je distinguerai ; il faut penser ; chaque et toutes ; quatre ; « à » et « a » ; public et publique ; voir et voire ; éloge ; opinion ; piédestal ; mots féminins en -té ; compte rendu ; il fut et qui fût ; un champ ; termes et thermes ; aujourd'hui ; pléonasme ; "basé sur" et "le ressenti" ; jadis ou naguère ?

VII.3. Chronique syntaxique

- L'interrogative indirecte et l'absence du pronom de rappel ;

On dit	On ne dit pas

- Après que Jean Valjean eut sauvé la vie de Javert, celui-ci fut en proie à un dilemme terrible...

Vous noterez que la conjonction « après que » est suivie de l'indicatif, à la différence de « avant que » : avant que Javert eût été sauvé [subjonctif] par Jean Valjean, il ne cessait de le poursuivre.

VII.4. Chronique lexicale

10 mots ou groupe de mots, 30 élèves, trois mots ou groupes pour chacun.

Dilemme, choix cornélien, délibération ; vice / vertu, haine / amour, scélératesse / honnêteté, bonté / méchanceté, altruisme / égoïsme ; épideictique, convaincre, persuader et démontrer ; avare, avarice, avaricieux, Grandet, Harpagon, cupide, envieux, jaloux, mesquin ; pamphlet, polémique, débat, syllogisme ; schéma heuristique, carte mentale ; philanthrope / misanthrope, misandre, misogynie ; compassion, empathie, sympathie, pathos, pathétique ; prose, poésie ; antithèse et oxymore.



On apprend mieux les mots en contexte bien sûr mais aussi en couple, en famille, en champs et en réseaux... construisez donc les toiles du sens, comme le tissage si solide, si léger et si aérien des toiles d'araignée.



Les gens sont... bêtes, sales, égoïstes, malfaisants, pressés, obsédés, méchants, cruels, pas malins.

Mais qui sont donc ces « gens » ?

Un double (triple, quadruple ?) **pléonasme** : « les relations familiales qu'ils ont entre eux au sein de cette famille ».

Tics de langage, moisson quotidienne, attention à...

Du coup, en fait, effectivement, au final, j'ai envie de dire, comme ça, voilà, heu, c'est vrai que, si vous voulez, voyez, écoutez, actually, I mean, you know...



Bac blanc n° 1

Mardi 18 novembre 2014

8h15-12h15

Rappel : pour le bac blanc il vous est interdit de sortir avant la fin de ces quatre heures, qui correspondent d'ailleurs à votre temps normal de cours.

La complexité des exercices proposés, l'ambition d'écriture que vous devez avoir imposent une gestion de la totalité du temps, dans lequel vous incluez aussi une relecture orthographique soigneuse.

Objet d'étude : La question de l'homme dans les genres de l'argumentation.

Corpus :

Texte A : Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène 1, 1666.

Texte B : Victor Hugo, *Les Misérables*, partie V, livre 4, 1862.

Texte C : François Mauriac, *Le Nœud de vipères*, partie I, chapitre 6, 1932.

TEXTE A : Molière, *Le Misanthrope*, acte I, scène 1, 1666.

[Dans la première scène de la pièce, Alceste exprime à son ami Philinte la haine qu'il conçoit pour le genre humain. Il est ainsi amené à parler du procès qui l'oppose à un homme dont tout le monde s'accorde à dire qu'il est fourbe et malhonnête mais auquel la justice risque fort de donner raison.]

PHILINTE

Vous voulez un grand mal à la nature humaine !

ALCESTE

Oui, j'ai conçu pour elle une effroyable haine.

PHILINTE

Tous les pauvres mortels, sans nulle exception,
Seront enveloppés dans cette aversion ?

5 Encore en est-il bien, dans le siècle où nous sommes...

ALCESTE

Non : elle est générale, et je hais tous les hommes :
Les uns, parce qu'ils sont méchants et malfaisants,
Et les autres, pour être aux méchants complaisants,
Et n'avoir pas pour eux ces haines vigoureuses

10 Que doit donner le vice aux âmes vertueuses.

- De cette complaisance on voit l'injuste excès
 Pour le franc scélérat¹ avec qui j'ai procès :
 Au travers de son masque on voit à plein le traître ;
 Partout il est connu pour tout ce qu'il peut être ;
- 15** Et ses roulements d'yeux et son ton radouci
 N'imposent qu'à des gens qui ne sont point d'ici.
 On sait que ce pied plat², digne qu'on le confonde³,
 Par de sales emplois s'est poussé dans le monde⁴,
 Et que par eux son sort de splendeur revêtu⁵
- 20** Fait gronder le mérite et rougir la vertu.
 Quelques titres honteux qu'en tous lieux on lui donne,
 Son misérable honneur ne voit pour lui personne ;
 Nommez-le fourbe, infâme et scélérat maudit,
 Tout le monde en convient, et nul n'y contredit.
- 25** Cependant sa grimace⁶ est partout bienvenue :
 On l'accueille, on lui rit, partout il s'insinue ;
 Et s'il est, par la brigue⁷, un rang à disputer,
 Sur le plus honnête homme on le voit l'emporter.
 Têtebleu ! Ce me sont de mortelles blessures,
- 30** De voir qu'avec le vice on garde des mesures ;
 Et parfois il me prend des mouvements soudains
 De fuir dans un désert l'approche des humains.

1 - scélérat : malhonnête et perfide.

2 - pied plat : paysan, rustre.

3 - confonde : démasque.

4 - poussé dans le monde : élevé socialement.

5 - par eux son sort de splendeur revêtu : par les sales emplois, il a accédé à la notoriété et à la richesse..

6 - grimace : expression hypocrite, fausseté.

7- par la brigue : en intrigant.

TEXTE B : Victor Hugo, *Les Misérables*, partie V, livre 4, 1862.

[Le policier Javert poursuit depuis de nombreuses années Jean Valjean, un ancien bagnard condamné aux travaux forcés. Il est en effet convaincu que Jean Valjean est et ne peut que rester un criminel nuisible pour la société. Ce dernier est pourtant amené à lui sauver la vie. Au lieu de l'arrêter, Javert décide donc de raccompagner Jean Valjean chez lui puis s'en va, en proie à des pensées contradictoires.]

Il voyait devant lui deux routes également droites toutes deux, mais il en voyait deux ; et cela le terrifiait, lui qui n'avait jamais connu dans sa vie qu'une ligne droite. Et, angoisse poignante, ces deux routes étaient contraires. L'une de ces deux lignes droites excluait l'autre. Laquelle des deux était la vraie ?

- 5** Sa situation était inexprimable.

Devoir la vie à un malfaiteur, accepter cette dette et la rembourser, être, en dépit de soi-même, de plain-pied avec un repris de justice, et lui payer un service avec un autre service ; se laisser dire : Va-t'en, et lui dire à son tour : Sois libre ; sacrifier à des motifs personnels le devoir, cette obligation générale, et sentir dans ces motifs personnels

- 10** quelque chose de général aussi, et de supérieur peut-être ; trahir la société pour rester fidèle à sa conscience ; que toutes ces absurdités se réalisassent et qu'elles vinssent

s'accumuler sur lui-même, c'est ce dont il était atterré.

Une chose l'avait étonné, c'était que Jean Valjean lui eût fait grâce, et une chose l'avait pétrifié, c'était que, lui Javert, il eût fait grâce à Jean Valjean.

15 Où en était-il ? Il se cherchait et ne se trouvait plus.

Que faire maintenant ? Livrer Jean Valjean, c'était mal ; laisser Jean Valjean libre, c'était mal. Dans le premier cas, l'homme de l'autorité tombait plus bas que l'homme du bagne ; dans le second, un forçat montait plus haut que la loi et mettait le pied dessus. Dans les deux cas, déshonneur pour lui Javert. Dans tous les partis qu'on pouvait

20 prendre, il y avait de la chute. La destinée a de certaines extrémités à pic sur l'impossible et au delà desquelles la vie n'est plus qu'un précipice. Javert était à une de ces extrémités-là.

TEXTE C : François Mauriac, *Le Nœud de vipères*, partie I, chapitre 6, 1932.

[Dans ce roman l'auteur brosse le portrait d'une bourgeoisie de province cupide et intéressée. Ce passage est extrait de la longue lettre que Louis, le personnage principal, adresse à son épouse.]

Voilà ce qui me reste : ce que j'ai gagné, au long de ces années affreuses, cet argent dont vous avez la folie de vouloir que je me dépouille. Ah ! l'idée même m'est insupportable que vous en jouissiez après ma mort. Je t'ai dit en commençant que mes dispositions avaient d'abord été prises pour qu'il ne vous en restât rien. Je t'ai laissé

5 entendre que j'avais renoncé à cette vengeance... Mais c'était méconnaître ce mouvement de marée qui est celui de la haine dans mon cœur. Et tantôt elle s'éloigne, et je m'attendris... Puis elle revient, et ce flot bourbeux me recouvre.

Depuis aujourd'hui, depuis cette journée de Pâques, après cette offensive pour me dépouiller au profit de votre Phili¹, et lorsque j'ai revu, au complet, cette meute familiale

10 assise en rond devant la porte et m'épianant, je suis obsédé par la vision des partages, - de ces partages qui vous jetteront les uns contre les autres : car vous vous battez comme des chiens autour de mes terres, autour de mes titres. Les terres seront à vous, mais les titres n'existent plus. Ceux dont je te parlais, à la première page de cette lettre, je les ai vendus, la semaine dernière, au plus haut : depuis, ils baissent chaque

15 jour. Tous les bateaux sombrent, dès que je les abandonne ; je ne me trompe jamais. Les millions liquides, vous les aurez aussi, vous les aurez si j'y consens. Il y a des jours où je décide que vous n'en retrouverez pas un centime...

J'entends votre troupeau chuchotant qui monte l'escalier. Vous vous arrêtez ; vous parlez sans crainte que je m'éveille (il est entendu que je suis sourd) ; je vois sous la

20 porte la lueur de vos bougies. Je reconnais le fausset² de Phili (on dirait qu'il mue encore) et soudain des rires étouffés, les gloussements des jeunes femmes. Tu les grondes ; tu vas leur dire : « Je vous assure qu'il ne dort pas... » Tu t'approches de ma porte ; tu écoutes ; tu regardes par la serrure : ma lampe me dénonce. Tu reviens vers la meute ; tu dois leur souffler : « Il veille encore, il vous écoute... »

25 Ils s'éloignent sur leurs pointes. Les marches de l'escalier craquent ; une à une, les portes se ferment. Dans la nuit de Pâques, la maison est chargée de couples. Et moi je pourrais être le tronc vivant de ces jeunes rameaux. La plupart des pères sont aimés. Tu étais mon ennemie et mes enfants sont passés à l'ennemi.

1 - Phili : époux de la petite-fille de Louis qui a besoin d'argent pour ses affaires.

2 - fausset : voix de fausset, voix aiguë.

I- Vous répondrez à la question posée en vous appuyant avec précision sur les trois textes du corpus (4 points) :

Comparez les formes prises par l'argumentation dans les trois textes.

II- Vous traiterez ensuite, au choix, l'un des sujets suivants (16 points) :

Commentaire :

Vous commenterez le texte de François Mauriac (texte C).

Dissertation :

En quoi les situations qu'on trouve dans les œuvres littéraires peuvent-elles intéresser le lecteur et nourrir sa réflexion sur la condition de l'homme ?

Vous répondrez à cette question en un développement argumenté et en vous appuyant sur des références aux textes du corpus, aux œuvres étudiées pendant l'année et à vos lectures personnelles.

Invention :

Vous imaginerez la suite du *dialogue*, en prose, entre Alceste et Philinte (texte A).

Alceste persiste dans sa vision de la société. Philinte, qui ne la partage pas, s'oppose à lui et développe la sienne.

Vous veillerez à utiliser des procédés propres à l'argumentation et respecterez le niveau de langue des personnages.